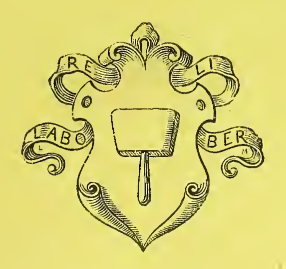
HENRI DEMESSE

LE VIN
LE JEU, LES FEMMES

ESQUISSES



DEUXIÈME ÉDITION

PARIS
LIBRAIRIE GÉNÉRALE
DÉPOT CENTRAL DES ÉDITEURS
72, BOULEVARD HAUSSMANN ET RUE DU HAVRE

1879

Tous droits réservés.


Digitized by the Internet Archive
in 2015

https://archive.org/details/levinlejeulesfem00deme

LE VIN, LE JEU, LES FEMMES

ESQUISSES

PARIS. — IMPRIMERIE MOTTEROZ
31, rue du Dragon.

HENRI DEMESSE

LE VIN, LE JEU, LES FEMMES

ESQUISSES

PARIS

LIBRAIRIE GÉNÉRALE

72, Boulevard Haussmann, et rue du Havre

1879

Tous droits réservés.

A MON PÈRE

SOUVENIR AFFECTUEUX

Mai 1879.

LE VIN, LE JEU, LES FEMMES

ESQUISSES

CHAPITRE Ier

LOÙ GOÜRMËN.

— Allons, Marie, dépêchons-nous, activons, vous êtes ce matin d'une lenteur désespérante! Allez me cueillir quelques grandes feuilles de vigne que nous mettrons sous ces fraises.....

L'homme qui venait de prononcer ces paroles paraissait avoir environ trente ans. Il était vêtu comme un paysan aisé. Il portait un costume en velours brun. Ses mollets disparaissaient sous de grosses guêtres jaunes souillées de boue. Gros, gras, dodu, épais et lourd, il avait des pieds longs et larges, des mains rouges et des

doigts noueux. Sa figure très enluminée et mal rasée était couverte de petits poils durs comme des soies de sanglier. Ses deux yeux, qui brillaient volontiers, se montraient à peine sous la boursouflure de ses joues. Son front ridé se prolongeait bien avant sur le crâne à peine couvert de quelques derniers cheveux. Son nez était d'un rouge tirant sur le violet. Enfin, ses lèvres lippues annonçaient qu'il devait aimer avant tout la bonne chère.

En effet, M. Bardier, l'un des plus riches propriétaires du département des Pyrénées-Orientales, passait pour le plus franc gastronome de la contrée, quelques-uns même ajoutaient, de France. Sa table était renommée à dix lieues à la ronde. A dire d'expert, le chef de l'État ne faisait pas de meilleurs repas que lui. Sa cave, située dans un vieux souterrain à moitié effondré, contenait des richesses liquides inappréciables. Lui seul et son tonnelier connaissaient les trésors qui s'y trouvaient enfouis! Les ivrognes du pays en parlaient avec un respect profond et se signaient en passant devant la porte! Les commères, de leur côté, prétendaient que cette cave contenait en vins et liqueurs, plus de cinquante mille francs!

Il y avait dix ans que Bardier s'était installé dans le village. Il venait de Paris, voilà tout ce qu'on savait sur son compte. A peine arrivé, il avait acheté la villa qu'il habitait. En la payant comptant, il avait obtenu un rabais considérable. Il lui restait, après cet achat, deux cent mille francs que le notaire de la ville voisine faisait fructifier et dont il lui servait régulièrement les rentes par trimestre.

Bardier était grand chasseur. Il passait volontiers des journées entières un fusil à la main, mais ne tirant que ce qui était nécessaire à sa table. Comme pêcheur, il n'avait pas son pareil. Il connaissait tous les bons endroits, et on disait que le plus beau poisson, ainsi que le plus beau gibier de la contrée, était mangé par lui.

Tous les deux jours, il recevait de Paris une caisse pleine de primeurs et de conserves, à lui adressée par Chevet, ou Potel et Chabot. Tout ce qu'on lui envoyait était de premier choix : les plus beaux fruits, les légumes les plus appétissants. Il mettait chaque pays en réquisition pour ses produits. Il achetait sa moutarde, son pain d'épice et son cassis à Dijon ; ses asperges lui venaient d'Argenteuil ; son raisin, de Fontainebleau ; ses

pêches, de Montreuil ; ses confitures, de Bar ; ses poulardes, du Mans ; ses pâtés de foie, de Strasbourg ; ses truffes, du Périgord ; son vinaigre, d'Orléans ; de Commercy, on lui expédiait des madeleines dont il raffolait ; de Troyes, des andouillettes qui faisaient les délices de son palais ; de Marseille, il recevait son huile et ses olives ; il prenait ses oranges, ses grenades, ses figues, ses mandarines, ses dattes, à Alger. Bref, chaque pays fournissait ses produits les plus recherchés pour la table ou la cave de cet original, qui ne vivait que pour manger bon et chaud et boire frais, suivant la recommandation expresse de cet autre amateur de *transons de chière lie*, chanté par maître Alcofribas Nasier.

Bardier avait amené avec lui, de Paris, une cuisinière émérite, dame Marie, cordon bleu connaissant à fond son métier. Elle préparait les mets préférés de son maître avec une habileté sans égale. Les rares invités de la maison, les gros bonnets du pays, disaient merveille de ses sauces. Le maire, gourmand s'il en fut, attendait avec impatience le jour de Noël, seul jour de l'année où il s'assît à la table de Bardier, et comme le brave homme *adorait*, — c'est ainsi

qu'il s'exprimait — le potage bisque, on en préparait pour ce jour-là, ainsi qu'un certain foie aux truffes arrosé de madère, le chef-d'œuvre de dame Marie, dont le curé se *pourléchait les badigoinces*.

Les appointements de la servante étaient aussi élevés que ceux d'un juge d'instruction ou d'un chef d'escadron. Depuis dix ans qu'elle servait Bardier, cette cuisinière avait amassé une cinquantaine de mille francs et elle refusait toute alliance, quoiqu'elle fût très recherchée à cause de ses *économies*. Dame Marie savait que son maître lui laisserait sa fortune en récompense de ses services.

Bardier avait dix ans de moins qu'elle ; mais vu les excès qu'il faisait chaque jour, la servante comptait sur une fin prochaine, et elle avait raison, car la vie de son maître ne dépendait que d'une indigestion.

Bardier se couchait chaque soir à dix heures, et se levait à huit. A peine levé, il se mettait à table, mangeait légèrement et partait à la chasse ou à la pêche, ou bien écrivait à ses fournisseurs en vivres ou en liquides.

Toutes ses actions avaient le même but : sa table!

Dans les journaux qu'il recevait, il ne lisait que les menus ; il s'était désabonné de deux feuilles de Paris qui avaient cessé la publication de cette partie de leur rédaction. Sa bibliothèque ne contenait que des livres de cuisine ou des ouvrages se rapportant à l'art culinaire : Brillat-Savarin, le baron Brisse étaient les prophètes de Bardier.

Il ne parlait jamais que de *manger*, ne se préoccupait que de bien vivre....

Peu lui importait que le gouvernement changeât ; que le ministère fût renversé ; que la question d'Orient devînt brûlante ; que les arts vissent naître un grand peintre, un grand musicien, un sculpteur de génie ; que la littérature s'enrichît d'un nouveau chef-d'œuvre,... pourvu que sa table fût toujours bien approvisionnée, que les asperges fussent bonnes, les fraises parfumées, les truffes abondantes ainsi que le gibier, les pois verts et sucrés, les melons exquis, le vin du bon cru, les liqueurs fines et vieilles, et les huîtres fraîches.

Notre gourmand déjeunait à midi et dînait à sept heures.

Il restait deux heures à table.

Il avait un excellent appétit et un estomac d'autruche. C'était ce qu'on appelle une bonne fourchette.

A table, il parlait rarement, ayant, pensait-il, beaucoup mieux à faire !

C'est pour cette raison qu'il recevait peu, car sa qualité d'amphitryon l'obligeait alors à tenir conversation avec ses hôtes, ce qui lui déplaisait fort, en ce que cela lui prenait un temps précieux.

Après son déjeuner, dame Marie lui servait son café, suivant les saisons, dans le salon ou dans le jardin.

Bardier avait installé dans son salon une sorte de chaise longue sur laquelle il s'étendait en hiver pour déguster son moka et fumer un excellent cigare de la Havane, tandis que dans la cheminée brûlait une bûche énorme sous laquelle la servante avait placé un épais lit de braise, cependant qu'au dehors la bise sifflait furieusement à travers les branches des arbres blanchis par le givre.

Notre homme, qui avait fait un bosquet ombreux au milieu de son parc et avait placé dans le bosquet une table légère en osier, ainsi que des

chaises et des fauteuils de jardin, s'y réfugiait en été. C'était là que le sybarite fuyait les grandes chaleurs.

Vètu d'un costume de coutil, il se couchait dans un hamac attaché aux troncs de deux grands chênes dont le feuillage, formant une voûte impénétrable, conservait au bosquet une fraîcheur délicieuse.

Oncques on n'avait connu de femmes à notre homme, jamais il n'avait parlé d'elles ; pour lui, la femme était dame Marie, et j'ai dit comment elle le servait.

On voit que maître Bardier était un singulier personnage et méritait bien le surnom que lui avait donné l'un de ses fournisseurs de Provence : « Loù Gourmën. »

CHAPITRE II

PARIS A CINQ HEURES DU MATIN.

Il était cinq heures du matin quand Gaston Revert sortit du tripot où il avait passé la nuit.

Le jour commençait à poindre.

Il faisait très froid : il avait gelé à *pierre fendre*, suivant l'expression pittoresque des gens de la campagne.

Les becs de gaz jetaient sur l'asphalte bien sec des boulevards une lueur d'un rouge jaune qui pâlissait devant l'aurore.

Sous les reflets de cette lumière on voyait scintiller sur le pavé les petits glaçons hérissés qui brillaient comme des diamants taillés de mille facettes.

Le passant faisait craquer sous ses pieds ces glaçons qui se changeaient en poussière et que le

vent, faisant concurrence aux balayeurs allemands, enlevait en sifflant dans un tourbillon glacé....

Les pierrots effrontés, éveillés avec l'aube, sortaient du refuge où ils venaient de passer la nuit à l'abri des intempéries, et voltigeaient en piaillant, en quête de leur déjeuner....

L'aurore avait jeté sur le boulevard comme une immense gaze bleue recouvrant les maisons ; les arbres noirs étendant leurs branches dépouillées ; les bancs établis par une municipalité prévoyante pour les oisifs qui flânent l'après-midi en été, et pour les femmes qui, le soir, accueillent chaque passant d'un sourire et d'un clignement d'yeux significatifs ; les kiosques éclairant encore d'une lueur mourante les annonces multicolores que le progrès a mises partout.

A la porte des cercles, quelques équipages oubliés par leurs maîtres stationnaient, recevant la poussière soulevée en nuages par les balayeuses qui traçaient comme un sillon stérile sur les immondices laissées la veille sur le boulevard par le Paris vivant, en ce moment géant endormi et ronflant à poings fermés....

Toutes les fenêtres des cabinets des restaurants

de nuit étaient fermées hermétiquement, et sur les glaces, la chaleur intérieure plaquait une buée épaisse, pour dérober aux indiscrets les mystères qui se jouaient à l'intérieur....

La lueur des lustres se projetait jusque sur le trottoir, qu'elle éclairait mal, concurremment avec quelques étoiles qui tremblotaient encore au ciel avant de disparaître dès que le soleil frileux et peu matinal en hiver jetterait un de ses rayons....

Devant la porte attendaient quelques fiacres datant de la Restauration, vieux débris d'une voiture ayant peut-être traîné sur ses coussins, autrefois moelleux, maintenant durs et salis par mille impuretés, une jolie femme, fraîche, jeune et sentant bon....

A cette caisse vermoulue et dont l'antique peinture, qu'on ne pouvait définir, craquait, boursouflée par le temps, le froid et le soleil, était attelée une rosse étique dormant debout, la bouche dans une musette où l'avoine devait toujours être rare, comme le prouvaient les flancs amaigris de l'animal, dessinant des sinuosités produites par les os, sur lesquels courait une peau trop courte et pelée, affreuse à voir....

Sur la croupe de la pauvre bête, deux pointes s'élevaient, semblables à l'étoffe d'une tente dressée grâce à deux piquets fichés en terre....

Les lanternes, toutes grasses de l'huile figée échappée de son contenant par suite des cahots de la voiture, n'avaient plus qu'une faible clarté qui se mourait faute de combustible, et qui permettait à peine de lire sur un verre de couleur le numéro de police, en chiffres de cuivre plaqués sur la vitre....

Le cocher, couvert de haillons sentant l'écurie, s'était enveloppé dans une vaste houppelande, et, ayant relevé les glaces de son coucou pour empêcher l'air extérieur de pénétrer, ronflait au chaud dans un coin de l'antique équipage, qu'il emplissait d'une odeur fétide.

De temps à autre, s'engouffrant dans les rues donnant sur le boulevard, couraient de lourdes voitures de maraîchers dont les roues sautaient avec fracas sur les pavés.

D'autres voitures, tonneaux énormes portant un numéro en gros chiffres peints en jaune, passaient lourdement, laissant derrière elles un sillon pestilentiel ; les chevaux, enveloppés des coups de fouet des charretiers portant un informe tablier

de cuir, faisaient sortir du pavé des gerbes d'étincelles ; un juron énergique excitait les bêtes, du corps desquelles se dégageait comme un brouillard troublant l'éclat des lanternes rondes placées à l'avant de la voiture.

Les laitières installaient, sous les portes cochères, leur magasin ambulant, et, tout en allumant leur fourneau portatif, remuaient leurs boîtes en fer-blanc sur lesquelles les employés de la salubrité apposent leur cachet, après vérification du liquide.

Les facteurs levaient les lettres dans les petites postes et les jetaient dans leur immense sac de cuir.

Les grisettes, tête nue malgré le froid, un ruban piqué coquettement dans leurs cheveux, trottinaient légèrement avec ce mouvement provoquant des hanches qui leur est particulier, et se rendaient à leur magasin en pensant au spectacle *effroyablement dramatique* auquel elles avaient assisté la veille à l'Ambigu ou à la Porte-Saint-Martin.

Les vendeurs de journaux, marchant d'un pas rapide, emportaient, sous leur bras, leur marchandise encore humide, pour jeter au géant avide de nouvelles toutes les informations qu'il veut connaître dès qu'il est éveillé.

Déjà l'animation était plus grande. Paris s'éveillait.

Le jour avait enlevé la gaze bleue qui couvrait la ville, et à l'horizon on voyait monter lentement une clarté vive qui jetait comme un éblouissement aux yeux.

Les fiacres descendaient des banlieues et venaient relayer les maraudeurs nocturnes.

L'air était vif, piquant, les allants et venants avaient le visage frais et coloré; ils aspiraient avec délice, de toute la force de leurs poumons, l'air dégagé par la brise du matin des odeurs fétides de la veille et de la nuit.

Peu à peu, le jour était descendu sur la grande ville qui, ce matin-là, mettait une sorte de paresse à sortir de son lit bien chaud.

Le Paris qui travaille se levait au moment où se couche le Paris qui soupe et s'amuse.

CHAPITRE III

UNE MAISON MEUBLÉE.

Pendant une heure, Gaston Revert, au sortir du tripot où il avait passé la nuit, s'était promené sur les boulevards, allant et venant, semblant prendre un vif intérêt à tout ce qu'il voyait, mais en réalité ne pensant qu'au jeu infernal auquel il s'était adonné.

Enfin, brisé par la fatigue, il s'était décidé à rentrer chez lui. Machinalement, *sa bête* l'avait conduit à la porte de son logis.

Gaston Revert était journaliste.

Depuis huit ans, il faisait dans un grand journal parisien la critique dramatique et le courrier de Paris.

Le jeune écrivain paraissait avoir trente ans. Il était plutôt grand que petit. Son visage amaigri ne manquait pas d'agrément. Il avait des yeux noirs magnifiques, le nez un peu long, mais bien dessiné. Une moustache gaillardement retroussée ornait sa lèvre supérieure. Très élégamment vêtu, il n'avait rien de ce qu'on appelle aujourd'hui *un gommeux.*

On le prenait généralement pour un officier de cavalerie.

Au début de sa carrière, Gaston s'était trouvé en butte aux difficultés qui accueillent généralement les débutants littéraires.

Pendant dix-huit mois, il avait mordu à même dans la seule nourriture jetée à son rude appétit, la vache enragée.

Toutefois, comme il possédait des dents solides, un excellent estomac et une volonté robuste, il avait pu digérer sans inconvénient en attendant des temps meilleurs.....

Deux ans après, il vivait largement. Mais pendant deux ans Gaston avait travaillé sans relâche dans le taudis qu'il louait, rue d'Argout, moyennant vingt-cinq francs par mois!

L'hôtel meublé qui abritait le futur critique

influent était habité par deux ou trois petits employés gagnant à grand'peine cent francs par mois dans une administration dirigée par les princes de la finance !

La maîtresse de l'hôtel était une vieille femme grasse, ayant une poitrine opulente qui se répandait hors de son corset et se balançait mollement et en cadence à chacun de ses pas; deux affreux tire-bouchons blancs s'échappant d'un bonnet noir à rubans roses crasseux encadraient sa figure de sorcière; un bouquet de poils blancs couvrait sa lèvre supérieure ainsi que son triple menton, et ses deux yeux, disparaissant et nageant dans la graisse de ses joues couperosées et piquées de trous de petite vérole, pétillaient d'une malice qui sentait le vice à plein nez et aurait fait dire : « Pouah ! » à l'être le moins pudibond.

Une mince cloison qui permettait d'entendre tout ce qui se disait à côté séparait de la sienne la chambre voisine. Celle-ci était occupée par une grande femme bizarrement accoutrée, toujours tête nue, et chez laquelle il se faisait un mouvement étrange.

Toutes les demi-heures environ, Gaston entendait dans l'étroit couloir un bruit de pas.

Il reconnaissait celui de sa voisine, pas lourd; mais assez finement chaussé.

Puis un autre plus lourd et des plus variables.

La porte s'ouvrait, sa voisine entrait chez elle, suivie de la personne qui l'accompagnait. Quelquefois un bruit de voix s'élevait, on eût dit qu'on se disputait, puis on comptait de l'argent. Soudain on entendait comme un froufrou de soie et de linge... Bientôt les mêmes pas retentissaient dans le couloir, on descendait l'escalier et tout rentrait dans le silence pour recommencer une demi-heure plus tard, et cela toute la soirée.

Un soir, Gaston travaillait à une traduction qu'on lui avait commandée, lorsqu'il entendit des cris furieux poussés dans l'escalier à l'étage supérieur.

En un clin d'œil, le jeune écrivain fut dehors.

Voici ce qui s'était passé :

Une jeune fille, une ouvrière, demeurant dans l'hôtel, avait été suivie au sortir de son atelier par deux hommes de mauvaise mine qui l'avaient accostée au coin de la rue Montmartre et de la rue d'Argout.

La jeune fille effrayée avait fui, mais les deux hommes s'étaient mis à sa poursuite jusque dans l'escalier même de la maison.

Au moment où celle-ci allait entrer dans sa chambre, l'un des hommes lui mettant la main sur l'épaule lui avait dit brutalement : « Allons, suis-nous au poste, tu t'expliqueras... Viens! »

L'ouvrière avait compris, on la prenait pour une fille! Les deux hommes appartenaient à la police des mœurs, et, pour se venger de n'avoir point obtenu de réponse, ils arrêtaient la pauvre fille, sans mandat.

On a déjà beaucoup protesté contre le pouvoir accordé à des gens, pour la plupart sans aveu, d'arrêter qui bon leur semble, le soir, dans les rues mal famées, sous prétexte de bonnes mœurs. Malheureusement, on n'a pas encore pu obtenir que cet état de choses cessât, de sorte que, presque chaque jour, une honnête femme est conduite au poste selon le gré de messieurs de la police des mœurs.

Il est vrai — rendons cette justice à notre administration — que le commissaire excuse les agents lorsqu'ils se sont mépris, et renvoie avec les égards qui lui sont dus la personne suspec-

tée ; mais le scandale n'en a pas moins eu lieu, sans compter l'effroi et la honte que la femme a éprouvés.

— Non, hurlait la malheureuse en se tordant sous l'étreinte des deux hommes, non, messieurs, vous vous trompez, je ne suis pas une fille! non; au secours ! au secours !

Les cris poussés par la jeune ouvrière eussent attendri des tigres, mais les agents ne paraissaient pas émus le moins du monde.

Gaston monta difficilement l'escalier en colimaçon en s'aidant de la corde qui servait de rampe.

Les agents tenaient chacun un bras de la pauvre femme, et l'un d'eux, plus brutal :

— Allons donc, en route pour Saint-Lazare, je te bâillonne si tu cries encore comme cela. — Il faut dire que le beau langage n'est pas la vertu dominante des gens de cette espèce.

— Mes bons messieurs, je suis une honnête fille, moi, je travaille chez un chemisier rue du Château-d'Eau, et je sors de mon magasin ; je ne suis pas une fille, je vous jure, messieurs; ne m'emmenez pas, vous me tuez !..

La scène, mal éclairée par la lueur blafarde d'une lampe à pétrole, commençait à devenir horrible.

A ce moment la maîtresse de l'hôtel parut. Elle connaissait sa locataire pour une bonne et digne ouvrière, qui la payait régulièrement ; mais elle lui en voulait, en la voyant jeune et jolie, d'avoir refusé toujours toutes ses offres de services, et puis,... dans sa situation, pouvait-elle se mettre mal avec les agents?...

En la voyant la naïve jeune fille se crut sauvée :

— Madame, lui dit-elle, répondez pour moi ; vous savez bien, vous, que je ne suis pas une fille....

— Je ne peux rien, ma petite, interrompit l'horrible mégère avec un affreux sourire, je ne peux rien pour vous, messieurs les agents sont dans leur droit, ils disent vous avoir vue...

Et elle hocha la tête comme si elle n'osait achever.

— Oh! c'est infâme, non, je ne sortirai pas, hurla la jeune fille, tuez-moi plutôt.

Et elle roula sur le palier en proie à un commencement d'attaque de nerfs.

Cependant, l'agent qui paraissait être le chef meurtrissait le poignet de la misérable, la secouait fortement, et la frappait comme un caporal prussien frappe ses soldats.

— Allons, debout, debout, debout donc! As-tu bientôt fini tes jérémiades? Elles disent toutes la même chose quand on les *emballe!* Tiens, fit-il, avec un rire qui faisait le pendant de celui qui s'était montré un instant auparavant sur les lèvres de la maîtresse de l'hôtel, si quelqu'un te réclame, tu es libre... tu vois que je suis bon prince.

Et d'une voix forte il cria :

— Allons, quel est le Roméo qui réclame cette Juliette?

Et de nouveau il éclata de rire de sa sinistre plaisanterie.

La scène était alors digne du burin de Callot; la jeune fille se roulait sur le palier, elle écumait; ses vêtements propres se souillaient dans la poussière et la boue de l'escalier tortueux. Ses cheveux blonds dénoués retombaient épars sur ses épaules. Son corsage déchiré laissait passer un de ses seins.

On voyait sur les marches la maîtresse couverte de bijoux massifs, avec sa robe de soie d'un vert sale, et plus haut, sur le palier, les deux agents en redingote noire, longue, portant des pantalons effrangés d'en bas, des souliers éculés, un cha-

peau à larges bords et, dans leurs mains, un énorme gourdin. Sur leur visage ravagé, tous les vices se lisaient.

— Allons, allons! répéta l'homme, qui réclame cette femme? Personne, tu vois bien, allons, houp! En route, ou sinon...

Et il leva son bâton.

— Vous vous trompez, je la réclame, moi, fit une voix.

Tout le monde se retourna, c'était Gaston,

— Qui ça, vous? dit l'agent furieux.

Gaston apparut alors en pleine lumière.

— Moi, reprit-il, moi, je réclame cette femme, je réponds d'elle, et je ne vous conseille pas d'insister davantage, ajouta-t-il.

— Alors, c'est bien, fit l'agent vraiment intimidé, va-t'en, mais que je ne t'y retrouve pas, sinon...

La matrone n'en pouvait croire ses yeux, tandis que les agents disparaissaient rapidement, sans demander leur reste, dans la cage de l'escalier et que Gaston relevait la jeune fille.

— Ne craignez rien, mademoiselle, venez, lui disait-il, venez sans crainte.

La pauvre fille, encore toute tremblante et

se demandant si elle ne rêvait pas, appuyée sur le bras de Gaston, suivait ce libérateur que la Providence, qui n'abandonne jamais ses enfants, venait de lui envoyer à l'improviste.

Gaston ouvrit la porte et fit entrer sa protégée dans son propre logis.

Là, il l'interrogea.

Mais l'émotion avait été trop grande.

Lorsque la jeune fille voulut rentrer dans sa chambre après avoir remercié son sauveur, elle ne put faire un pas et tomba évanouie dans les bras de Gaston, qui la porta sur son lit, la dévêtit et la coucha, après quoi il alla chercher un médecin, qui revint avec lui.

Ce médecin avait au moins soixante ans.

Son visage était celui d'un excellent homme.

En entrant dans le taudis qu'habitait Gaston, il sourit.

— Je suis heureux, mon jeune ami, d'entrer chez vous, dit-il d'un air bonhomme, cela me rappelle ma chambre d'étudiant, rien n'y manque. Tiens, vous écriviez, je comprends, vous vivez en copiant des rôles pour les avoués?

— Non, monsieur, répondit le jeune homme, c'est une traduction à laquelle je travaille.

— Ah! vous êtes écrivain, mauvais métier, jeune homme, mauvais métier, mais voyons, vous disiez que votre maîtresse était malade?

— Non, monsieur, reprit Gaston aussitôt, cette femme n'est pas ma maîtresse.

— Comment? fit le médecin étonné. Pardonnez-moi.... l'apparence.

Et l'écrivain raconta au médecin ce qui s'était passé.

Le docteur Bourgoin écouta avec beaucoup d'attention le récit de Gaston; quand le jeune homme eut tout dit, il lui tendit la main:

— C'est bien! mon brave ami, c'est bien ce que vous avez fait là; votre protégée, qui sera la mienne aussi, si vous voulez me permettre d'être de moitié dans votre bonne action, sera debout dans huit jours, mais il lui faut beaucoup de soins que vous ne pourrez peut-être pas lui donner, permettez-moi de vous prêter cette petite somme sur l'argent que vous rapportera votre travail. Et il eut un sourire étrange qui échappa à l'écrivain.

— J'accepte, docteur, j'accepte et je vous remercie; vous reviendrez demain?

— Comptez sur moi, comptez sur moi, fit deux

fois le docteur avec un second sourire que Gaston saisit cette fois, et qui lui déplut, sans qu'il pût s'expliquer pourquoi.

Le docteur sortit suivi de l'écrivain qui allait chercher les potions indiquées.

Lorsqu'il fut de retour, Gaston s'approcha du lit où dormait sa protégée, il vint s'asseoir à son chevet et la regarda.

La jeune fille n'avait pas dix-neuf ans.

Elle était fort jolie, mais elle devait avoir déjà beaucoup souffert, cela se lisait sur son charmant visage. Ses cheveux, — elle les avait superbes, — étaient épars sur l'oreiller et ses paupières abattues montraient des cils noirs apparaissant d'autant mieux que le visage était d'une pâleur livide.

Les lèvres, au dessin ferme et correct, étaient violacées par la fièvre; et les deux bras de la pauvre fille, bras maigres, mais blancs comme le lait, étendus nus, tranchaient vigoureusement sur la couverture noire; une chemise de toile commune coupait la poitrine à la naissance des seins, dont les rondeurs soulevaient l'étoffe grossière, tandis que le drap dessinait les gracieux contours d'un corps admirablement fait.

Une seule bougie éclairait mal un coin de ce tableau.

Le jeune homme avait pris dans ses deux mains l'une des mains amaigries de la malade, et pendant longtemps il la regarda dormir.

Toutes sortes de pensées se faisaient jour en son esprit.

Mille riants tableaux apparaissaient devant ses yeux.

Il se voyait courant dans la campagne ensoleillée, cueillant des fleurs fraîchement écloses et couvertes encore de la rosée du matin.

Il sentait un bras de femme s'appuyer sur le sien, tandis que son coude heurtait sans cesse une poitrine dans laquelle un cœur battait pour lui.

Il cherchait, au milieu des épis mûrs, des coquelicots pourpres, pour les marier coquettement avec les cheveux d'or d'une femme aimée.

Il se voyait, lui solitaire et délaissé dans sa chambre, jusque-là si triste, désormais embellie par la présence d'un être chéri. Il était heureux d'entendre cet être aller et venir autour de lui pendant les longues heures de son travail, qu'il interrompait de temps à autre pour prendre un baiser qu'on lui rendait avec ivresse.

Tout cela se jouait dans la pensée vierge du jeune homme. Chacune de ces visions apparaissait tour à tour, et son cœur, dont il ne pouvait comprimer les élans, battait à se rompre.

Cependant la malade dormait toujours d'un sommeil lourd et difficile.

La respiration sifflait entre ses dents, tandis que par moments, de sa bouche, sortaient des plaintes, des cris d'effroi, et son corps s'agitait convulsivement.

Le jour parut, mais, dans cette rue étroite, il ne se montrait jamais que triste, sombre, noir.

.Gaston éteignit la bougie et se remit au travail avec plus de courage. N'avait-il pas désormais charge d'âme et ne devait-il pas au docteur l'avance de la somme que le vieillard avait laissée?

Tout à coup, la malade s'éveilla.

— Où suis-je? demanda-t-elle; à boire!

Gaston se leva et apporta un verre de tisane à la jeune fille qui se souleva sur son lit et regarda l'écrivain, lui tendit la main, sourit tristement et, après avoir bu, retomba sur l'oreiller.

Une fièvre terrible se déclara et, pendant trois jours, la pauvre fille fut entre la vie et la mort.

Gaston soigna la malade comme une mère soignerait son enfant.

Grâce à lui, grâce aussi au docteur Bourgoin qui se montrait très empressé — un peu trop peut-être — la jeune femme fut sur pied huit jours après la scène que nous avons décrite.

CHAPITRE IV

HISTOIRE D'AMOUR.

Un soir, Gaston se trouvait près du lit de Marie, c'était le nom de celle qu'il avait sauvée; celle-ci sommeillait et le jeune homme la regardait dormir. Ils se donnaient la main.

Il avait plu toute la journée et la nuit était tombée de bonne heure; Gaston travaillait depuis le matin à sa traduction qui n'avançait pas vite.

Il était brisé de fatigue et, pour se reposer un peu, il était venu s'asseoir auprès du lit de Marie, attiré vers elle par une force irrésistible et qu'il ne s'expliquait pas. A quoi bon d'ailleurs eût-il cherché à comprendre?

Il n'eût certes pas trouvé!

Sait-on pourquoi l'aimant attire le fer, et pourquoi deux êtres sont poussés l'un vers l'autre par

une même sympathie quels que soient les obstacles se dressant devant eux?

Depuis quelques instants déjà Gaston rêvait.

A quoi?

Il n'aurait pu le dire!

Au dehors on entendait un bruit sourd qui montait, le roulement des voitures se mêlait aux cris confus de la foule.

Dans la chambre tout était silencieux.

On n'entendait que la respiration douce et égale de la jeune fille qui reposait.

Soudain la pluie recommença à tomber avec furie; la fenêtre était entr'ouverte et, sur la plaque de zinc qui en couvrait le bord, chaque goutte, en tombant, s'écrasait et retombait en mille autres gouttes formant un bruit ressemblant à un crépitement lointain.

Un froid glacial pénétrait en même temps dans le taudis de ces misérables.

Gaston passa la main sur son front.

Ce froid semblait lui faire du bien. Ses mains étaient brûlantes.

Un violent coup de vent fit frapper la fenêtre dont une des vitres se brisa.

A ce bruit Marie s'éveilla et poussa un cri d'ef-

froi ; mais en voyant Gaston auprès d'elle elle se remit aussitôt.

Le jeune homme parut, lui aussi, s'éveiller et sortir d'un songe.

— Que s'est-il donc passé? dit Marie d'une voix douce.

— Le vent a sans doute frappé contre la fenêtre ; mais ce n'est rien, comment allez-vous aujourd'hui?

— Oh! je vais tout à fait bien, grâce à vous, mon ami. Mais comment acquitterai-je jamais la dette que je vous dois? Vous avez été mon sauveur deux fois. Vous êtes bon et je vous aime.

— Vous m'aimez, Marie, quant à moi, je ne sais ce que j'éprouve, c'est la première fois que je suis aussi agité. Je souffre et je suis heureux tout à la fois. Je ressens là comme un malaise; par moments, il me semble qu'on me serre le cœur dans un étau, et tout à coup il se dilate à tel point qu'il m'étouffe et que je voudrais pleurer !..

Marie souriait à ces paroles et serrait plus fort la main de Gaston qui tressaillit.

— Oui, je ne sais à quoi attribuer cela, et c'est depuis le jour où ces hommes voulaient vous emmener que je suis en proie à ce délire. Il me sem-

ble que si vous deviez me quitter désormais, quelque chose se briserait en moi....

— Pourtant, mon ami, il faudra bien que je parte, que je reprenne mon travail, que je quitte cette maison où je ne peux rester.

— Partir ! vous voulez me quitter ?

— Pourquoi voulez-vous que je reste ? Cela n'est pas possible !

— Pourquoi je veux que vous restiez ? Mais vous ne comprenez donc pas que je vous aime et que je veux que vous soyez à moi. Marie, vous pourriez me quitter ? Vous ne m'aimez donc pas comme je vous aime.... Non, vous ne partirez pas ; il faut, je veux que vous demeuriez !

Et Gaston s'agenouilla près du lit et couvrit Marie de baisers.

La pauvre fille pleurait.

Il se fit quelques instants de silence, pendant lesquels on n'entendait que les sanglots de Marie et les soupirs profonds du jeune homme.

— Veux-tu, reprit le jeune homme, dis, veux-tu, je travaillerai, tu verras, nous serons heureux ; mais réponds-moi donc... ? Écoute, si tu veux, nous louerons une petite chambre que

nous meublerons, nous en ferons un nid, un vrai nid d'amour et nous y vivrons seuls, sans voir personne ; l'été, nous irons nous promener dans la campagne, je t'apporterai des fleurs... car tu aimes les fleurs, n'est-ce pas?... Tu seras bien heureuse, je sens que je t'aimerai toujours ; veux-tu que nous soyons unis ? Tu verras comme nous ferons des jaloux, tu seras ma femme, et quand je serai grand, cela viendra peut-être un jour, quand mon nom sera connu, tu seras fière de moi, ton amant, veux-tu, Marie, veux-tu ? réponds-moi....

En prononçant ces paroles, Gaston s'était relevé; ses yeux brillaient d'espérance, et il serrait la jeune fille dans ses bras.

Alors leurs lèvres se rencontrèrent et ils échangèrent un long baiser dans lequel tous deux avaient mis leur cœur de vingt ans, qui venait soudainement de se fondre en un seul.

Quelques jours après, la malade était debout, et, pour fêter son heureux rétablissement, Gaston ayant terminé sa traduction, décida qu'on passerait une bonne journée dans les environs de Paris.

Ils partirent dès le matin pour Ville-d'Avray.

Marie avait mis une délicieuse toilette en étoffe légère, bleue et blanche.

La robe qu'elle portait, très collante suivant la mode du jour, dessinait sa taille élégante et bien prise, ses hanches vigoureusement accentuées, et sa poitrine opulente.

Son gentil visage était couvert d'un voile blanc, sous lequel la peau paraissait plus rose.

Dans ses cheveux elle avait piqué coquettement quelques fleurs naturelles.

Son petit chapeau, en paille blanche, entouré d'une plume bleue, se posait gaillardement sur le haut de sa tête, couvrant l'or de ses cheveux.

Et quand au bras de Gaston, heureuse de son affection et partageant son amour, elle courait dans les grands bois au feuillage vert, on apercevait par instants, l'espace d'une seconde, le bas de sa jambe, d'une finesse exquise, qui aurait provoqué les désirs d'un saint, tandis que son pied, petit et bien cambré, se reposait à l'aise dans de mignons souliers doublés de rose, et sur lesquels étincelaient, comme des étoiles, des boucles d'acier poli.

Pendant toute la journée, comme s'il avait été

impossible qu'ils se fatiguassent, les deux enfants marchèrent droit devant eux.

Qu'il était déjà loin le souvenir de cette soirée affreuse où Gaston avait recueilli Marie!

Comme leur esprit et leur cœur battaient désormais à l'unisson au milieu de cette belle nature qui riait à leur jeunesse!

Comme les fleurs les regardaient, jalouses de les voir si beaux et si vraiment amoureux!

Les nymphes rêvaient un pareil bonheur en les voyant passer follement enlacés, et les échos se plaisaient à répéter les délirants baisers qu'ils échangeaient sous les bosquets ombreux...

La journée fut superbe.

L'on eût dit que le ciel avait voulu prêter son concours à ces deux déshérités qui, pour la première fois, après bien des souffrances, goûtaient un instant de vrai bonheur, la chose du monde qu'on trouve le plus rarement.

Il était environ dix heures du soir quand ils revirent Paris, enivrés par l'air pur et par leur amour.

Ils étaient tellement occupés d'eux-mêmes — car pour Gaston il n'y avait plus que Marie sur la terre, et pour celle-ci, sauf celui qu'elle aimait,

elle ne voyait personne — qu'ils ne reçurent pas ce coup bizarre qui frappe, en rentrant à Paris le soir, tous ceux qui se sont éloignés de la grande ville, ne fût-ce que pour un jour.

Ils ne remarquèrent pas les allants et venants courant plutôt que marchant pour leurs affaires ou pour leurs plaisirs ; ils ne furent pas surpris de la lueur terne des becs de gaz éclairant les rues et les boulevards, ni du bruit des voitures, des cris des passants, des chansons des ivrognes, qui formaient cependant un si singulier contraste avec le silence religieux des grands bois qu'ils avaient parcourus tout le jour.

Enfin ils arrivèrent...

A peine entrés dans la chambre qui devait désormais leur être commune, Marie emplit de fleurs des champs, moissonnées par Gaston, deux grands vases qu'elle plaça sur la cheminée.

Pendant quelques instants ils restèrent muets et immobiles l'un vers l'autre.

Tous deux sentaient instinctivement qu'ils touchaient à une heure décisive.

Ce fut Gaston qui rompit le premier le silence.

— Quelle bonne journée, murmura-t-il, n'est-

ce pas? Et il s'approcha d'elle si près que leurs souffles se confondirent.

La jeune fille rougit et répondit affirmativement.

Il se fit un nouveau silence, tous deux paraissaient embarrassés ; ce fut encore Gaston qui reprit la parole.

— Tu dois être bien fatiguée? dit-il en passant son bras autour de la taille de Marie, qui sentit un frisson parcourir tout son corps, pendant que ses lèvres devenaient froides et humides, que son sein se soulevait plus rapidement et que ses yeux s'alanguissaient comme dans une extase.

— Oui, répondit Marie, je suis brisée!

Puis elle jeta, par un geste gracieux, ses deux bras autour du cou de son amant et l'embrassant avec ivresse :

— Je t'aime, Gaston, lui dit-elle, je t'aime!

Le jeune homme ne répondit pas. Quand l'esprit ou le cœur de l'homme parlent trop haut, les lèvres restent closes.

Il serra Marie contre lui. Leurs cœurs battaient à se rompre. Ils étaient ivres tous deux.

Gaston souleva la mousseline qui couvrait le cou de la jeune fille et lui dégrafa sa robe...

Marie, dont les épaules et le haut du corps nus

apparurent alors, croisa pudiquement ses deux mains sur sa gorge; mais le jeune écrivain la prit dans ses bras et couvrit ses épaules de baisers. Peu à peu, tous les voiles qui cachaient à Gaston des charmes qui désormais lui appartenaient, tombèrent l'un après l'autre.

Bientôt la jeune fille n'eut plus que sa chemise, dont l'étoffe légère faisait deviner ce qu'on ne voyait pas, allumant ainsi de plus en plus les désirs de Gaston.

Celui-ci s'agenouilla devant Marie, et, lentement, mesurant son bonheur, avec mille précautions, pour ne pas effaroucher la pudeur de sa belle maîtresse, il acheva de la dévêtir, non sans dérober mille baisers à la jeune fille, qui, frissonnante d'une ivresse qu'elle pressentait sans la connaître, se laissa porter sur le lit de Gaston.

Le jeune homme avait éteint la lumière, et l'obscurité régnait seule dans la petite chambre où allait s'accomplir ce mariage privé, si commun dans la grand'ville, où n'ont rien à voir la bénédiction du prêtre ou l'écharpe du maire!

CHAPITRE V

FIN DU ROMAN.

Plusieurs mois se passèrent. Les deux amoureux s'aimaient chaque jour davantage. Peu à peu la situation de Gaston s'améliora. Il gagna largement sa vie et celle de sa maîtresse.

Ils avaient loué une petite maison retirée où ils vivaient solitaires.

La seule visite qu'ils eussent était celle du docteur Bourgoin, à qui Gaston avait rendu l'argent qu'il lui avait prêté.

De temps à autre le vieux médecin venait s'installer au foyer de Gaston dont il paraissait jalouser le bonheur, sans que le jeune homme s'en aperçût.

Le vieux homme s'était épris de Marie dès le jour où il l'avait vue pour la première fois.

Rien n'est tenace comme une passion de l'âge

mûr. Quels que fussent les raisonnements que se faisait en son for le docteur Bourgoin, il n'avait pu éloigner de son esprit l'image de la jeune fille qu'il avait vue sur le grabat de l'écrivain le soir où le jeune homme était venu solliciter ses soins.

Gaston, tout à son amour, ne s'apercevait de rien; mais Marie, avec cet instinct particulier aux femmes, pressentait quelque chose ; aussi éloignait-elle le docteur autant que possible pour ne point attirer les soupçons de son amant.

Comme il arrive toujours en pareil cas, Gaston trouvait mauvais que sa maîtresse ne fît pas plus grand cas du docteur. Il aurait voulu qu'elle témoignât comme lui au digne homme autant d'attachement que de reconnaissance.

Quoi qu'il en fût, le bonheur des deux amants était complet. Cependant Gaston avait eu quelquefois à se plaindre du faible caractère de Marie. Le dernier parlant avait toujours raison avec elle. Elle se créait des chimères que le jeune écrivain dissipait difficilement.

Peu à peu, elle s'était accoutumée à la douce existence que son amant lui faisait.

Elle se laissait choyer sans témoigner au jeune homme grande reconnaissance. Il eût semblé vrai-

ment que tous ces soins que Gaston lui prodiguait lui fussent dus. Il faut dire qu'elle subissait l'influence de Bourgoin, qui savait toujours trouver le moment où Marie devait être seule au logis. Comme nous l'avons dit, tout d'abord elle avait éloigné le docteur, mais peu à peu elle s'était habituée à lui; d'ailleurs, son amant, son cher Gaston, à qui elle ne savait rien refuser, ne lui avait-il pas recommandé d'être bonne pour cet excellent docteur?

Celui-ci, sous son air bonhomme, cachait un esprit assez caustique et léger, cet esprit particulier et parisien qui plaît aux femmes dont l'éducation n'a point été complétée. Il racontait fort plaisamment des historiettes très gauloises qui amusaient beaucoup Marie. Il y mêlait un peu de sel de son cru, et la jeune fille riait à gorge déployée. Un jour elle dit même au docteur :

— Ah! docteur, vous êtes décidément bien drôle; Gaston fait triste mine à côté de vous. Comment cela se fait-il donc?

Le docteur n'avait répondu qu'en défendant le jeune homme, car il savait par expérience que rien ne fait renaître un amour chancelant ou augmenter encore, si possible, un amour arrivé à son

apogée, comme de dire à une femme du mal de celui qui est l'objet de cet amour.

La vérité était que si Gaston se montrait si triste, c'est qu'il remarquait, avec regret, combien le caractère de sa maîtresse changeait. Elle n'avait plus pour lui de ces tendresses qui lui rendaient l'existence si douce, même pendant sa misère, au premier temps de son amour, dans le taudis de la rue d'Argout.

Le malheureux enfant n'avait pas su plier sa maîtresse à son point. Il n'avait point osé en faire sa chose et il commençait à déplorer ses premières faiblesses, sans que son amour en diminuât ; au contraire, il grandissait, comme toute chose, en raison directe des obstacles qui se dressaient devant lui. Il ne se dissimulait pas que Marie, désormais habituée à un semblant de luxe, à une vie facile, car Gaston ne comptait guère avec elle, ne pourrait plus s'accoutumer à son existence passée. Souvent le pauvre écrivain se demandait avec angoisse comment il pourrait faire si l'emploi qu'il exerçait dans un journal, où ses articles étaient bien accueillis, venait à lui manquer. Pour lui seul, peu lui importait ; il connaissait la misère et n'en avait point peur. S'il gagnait beaucoup

alors, qu'arriverait-il le jour où le public, ce féroce animal si difficile à apprivoiser, se lasserait de lui? Marie voudrait-elle déchoir? Aurait-elle le courage de subir sa triste destinée, et son amour ne sombrerait-il pas dans ce naufrage de l'écrivain?...

Voilà ce qui attristait Gaston, obligé de combattre sans relâche ceux qui attendaient sa disgrâce pour monter derrière lui et qui, impatients, sapaient l'édifice de sa fortune rapide. Déjà, comme il arrive toujours après quelques mois d'un labeur incessant, l'écrivain s'affadissait, il n'avait plus ce brio, cette verve des premiers jours, qu'il avait puisés dans son amour naissant. Ce n'était qu'à force de travail qu'il retrouvait par instants des bribes de lui-même. Il se sentait vidé! Et l'on ne peut se faire une idée de l'horreur de ce mot. Pour un écrivain, être vidé, c'est un arrêt de mort. Qu'une personne, de celles qui font une réputation et la défont avec la même facilité, le dît, et c'en était fait du pauvre Gaston.

Bourgoin, qui avait pour lui l'expérience pratique des hommes et des choses, se rendait parfaitement compte de ce qui se passait. Il étudiait Gaston et la jeune femme. Il voyait la

douleur de Gaston, ses incertitudes, ses craintes; il sentait que le jeune homme tombait et se raccrochait tant qu'il pouvait au bord de l'abîme; il pesait lentement, mais toujours avec fruit, sur le cœur et l'esprit de Marie qui, ne comprenant rien à ce qui se passait, laissait faire. Pourtant elle aimait Gaston, elle l'aimait sincèrement; mais ce n'était plus de cet amour ardent qui fait un seul être de deux, qui vous donne tous les courages, toutes les hardiesses; quelque chose s'était brisé qu'on ne pouvait faire revivre. Elle aimait Gaston comme un chrétien qui suivrait sa religion par habitude, mais de qui la foi se serait retirée.

Le vieux médecin souffrait intérieurement du mal qu'il faisait au jeune écrivain, car, somme toute, il avait du cœur et c'était un honnête homme; mais il est rare que la passion raisonne; elle marche droit à son but, en brisant tout ce qui s'oppose à son passage. Le vieillard aimait Marie à en perdre la vie. Celle-ci, si peu perspicace qu'elle fût, d'instinct, comme toute femme, aussi bien la plus forte que la plus naïve, s'en serait aperçue, se rendait compte de la passion du bonhomme, mais tout en l'encourageant, en l'excitant même afin de s'en amuser

plus tard, elle s'en montrait touchée, car toutes les femmes aiment l'hommage qu'on rend à leur beauté, à leurs qualités ou même à leurs vices, quel que soit celui qui le leur adresse et le but qu'il se propose.

Depuis dix ans, le docteur Bourgoin était veuf. Sa célébrité méritée lui avait valu la croix de la Légion d'honneur et cinquante mille livres de rente, qu'il dépensait régulièrement sans mener un train brillant.

Toujours élégamment vêtu, le vieux docteur ne paraissait pas son âge; il aurait encore pu faire des conquêtes dans certains mondes faciles.

Lorsque Gaston était venu habiter la petite maison qu'il occupait encore, le docteur venait voir Marie une seule fois par semaine. Peu à peu il avait augmenté le nombre de ses visites et en était arrivé à se présenter chez Gaston presque tous les jours.

L'écrivain sortait de chez lui à quatre heures et ne rentrait que vers onze heures du soir. Il savait gré de ses visites au docteur, de qui il ne se méfiait aucunement. La jeunesse a de ces vanités! Comment supposer qu'un vieillard de soixante ans peut avec quelque chance tenter la

conquête d'une femme de vingt-deux, adorée par un beau jeune homme du même âge ?

Souvent le docteur conduisait Marie au théâtre, dont la jeune femme raffolait. Elle avait voulu apprendre la musique, elle se passionnait pour cette étude, comme tous les gens oisifs pour ce qui est nouveau. Deux fois par semaine, le docteur la menait à l'Opéra. En un mot, M. Bourgoin s'était constitué, de l'aveu de Gaston, le cavalier servant de Marie.

Au début de leur amour, ce qu'elle voulait seulement c'était lui, son Gaston. Peu lui importait l'endroit où ils devaient aller, pourvu qu'ils fussent ensemble. C'était à ce moment-là son seul bonheur. Combien de fois étaient-ils retournés à Ville-d'Avray ? Mais à leur dernier voyage, qui comblait toujours de joie le jeune écrivain, Marie avait trouvé cela *assommant !* Comment avaient-ils pu s'amuser aussi longtemps à ces sottises ? C'était bon pour des *bourgeois* d'aller dormir sur l'herbe et cueillir des marguerites pour leur arracher leur secret ! Le chant des oiseaux la crispait, disait-elle, c'était monotone, et puis, dans les grands bois aux arbres chevelus, il régnait toujours un silence de mort, c'était sinistre !

Gaston, que cela navrait, avait supprimé les promenades à Ville-d'Avray.

— Et il avait bien fait, ajoutait Marie au docteur, vous avez joliment raison, monsieur Bourgoin, la campagne c'est bête comme tout!...

Un soir Gaston rentra un peu plus tard que d'habitude...

Marie lui fit une scène. D'où venait-il à cette heure? Il avait couru les coulisses! C'était bien malheureux pour une femme d'avoir un amant journaliste! Tôt ou tard cela finirait mal. Elle savait bien que les hommes étaient incapables de tenir leurs promesses. Il était bien éloigné déjà le temps où il l'aimait. Il l'avait prise comme un joujou, avec l'idée bien arrêtée de le briser quand la satiété serait venue!

Et mille autres reproches aussi fous.

Ce qui était vrai, c'est que Gaston venait de perdre son emploi, qu'il n'avait plus le courage de lutter contre le mauvais sort, et qu'ayant touché le produit intégral de son travail en quittant le journal, voulant augmenter son avoir, il était allé au jeu. Le malheureux avait tout perdu.

Chemin faisant, Gaston avait formé le projet de

tout dire à Marie, mais la façon dont elle le recevait lui en ôtait l'idée. Il était devenu lâche ! Il sentait que cette femme en le sachant sans ressources lui retirerait un amour qui n'était déjà plus qu'une habitude, et il n'avait pas la force de la perdre, car il l'aimait plus que jamais.

Il eût préféré commettre un crime que de se voir abandonné de celle qu'il avait autrefois sauvée du déshonneur et de la mort.

Il courba la tête devant les reproches que lui adressa Marie. Celle-ci ne s'aperçut pas du désespoir de son amant, preuve que son amour était mort, car une femme lit de suite sur le visage de celui qu'elle aime le secret d'un chagrin qu'il veut garder pour lui. Une femme aimant véritablement ne se méprend jamais.

Marie ne vit rien. Elle se crut offensée, et le lendemain, elle envoya quérir le docteur pour lui demander conseil.

Celui-ci, attentif à tout ce qui se passait, flaira de suite un malheur, et sous prétexte d'aller sermonner Gaston il se rendit auprès de lui pour apprendre la vérité.

Gaston ne lui cacha rien, et finalement, après

de grandes protestations d'amitié, finit par lui demander cinquante louis à emprunter.

Le docteur ne put que difficilement dissimuler sa joie. Ce qu'il avait prévu arrivait donc enfin. Il allait recueillir le fruit de deux années de travail souterrain ayant pour but la conquête de Marie. Ce n'était plus désormais qu'une question de temps et d'argent. Il prêta les cinquante louis qui disparurent promptement. Gaston était devenu joueur. Il pensait que le jeu seul pouvait le remettre à flot. En quelques semaines il avait contracté vis-à-vis du docteur une dette d'environ cinq mille francs.

La situation n'était plus tenable; le docteur avait carrément dit au jeune homme, en lui remettant le dernier billet de mille francs, qu'il ne pouvait aller au delà.

Gaston fou de désespoir, ne sachant à quel saint se vouer, demeura deux jours hors du logis. Quand il y rentra, un soir vers minuit, il était ivre; le malheureux, après avoir perdu, n'ayant pu jouer ce qui lui restait en poche, dix francs, le croupier exigeant un louis au minimum, avait bu pour oublier. Il ouvrit la porte en chantonnant. Il s'attendait à trouver sa maîtresse debout, déses-

pérée. Il se disposait à lui sauter au cou et à tout lui dire. Pardieu, pensait-il, tout peut encore se réparer. En travaillant, je paierai le docteur qui ne remettra plus les pieds chez moi. Je le hais, cet homme, disait-il, en zigzaguant sur le trottoir, il me semble que j'ai été aveugle jusqu'ici et que malheur m'arrivera par le fait de cet homme. Je n'ai jamais pu oublier le singulier sourire qu'il eut lors de sa première visite chez moi rue d'Argout. Pauvre Marie ! Comme elle sera heureuse de me revoir, et moi aussi, car je l'aime comme un fou. Un moment je me suis vu perdu, j'ai cru qu'elle ne m'aimait plus. Pauvre Marie !

Il arriva chez lui, et entra. Il pénétra dans la chambre qu'il habitait avec elle. Personne ! Il monta, appela, cria, hurla. L'écho seul répondit à ses plaintes et à ses appels. Il redescendit, complètement dégrisé et ne pouvant croire encore. Sans doute, elle était au théâtre. Elle aimait tant le théâtre ! Franchement, pensait-il, j'aurais pu croire qu'après deux jours d'absence elle aurait trop de douleur pour aller prendre du plaisir... Il alluma, courut comme un insensé dans cette chambre témoin de tant de joies. Une heure sonna. Elle ne venait pas. Pourtant Gaston

l'excusait encore... Sans doute elle avait voulu revenir à pied. Ils demeuraient si loin ! Elle allait arriver. Le jeune homme attendait, les yeux fixés dans le vide, ne voyant rien, écoutant attentivement et tressaillant au moindre bruit. Deux heures sonnèrent. Personne ! Pour le coup il était arrivé un malheur... Un éclair se fit dans sa pensée. Peut-être le cherchait-elle?..Oui, c'est cela, pensa-t-il, pauvre femme, moi qui la calomniais. Misérable que je suis ! Il réfléchit encore : on ne cherchait pas un homme à trois heures du matin... Non décidément ce n'était pas cela. Mais alors, que se passait-il donc ? Où était-elle ? Il sortit dans le jardin, appella encore. Personne, toujours personne! Le jour vint. Alors Gaston fut plus calme. Il attendait sur le balcon donnant,derrière sa maison, sur un grand jardin dans lequel elle aimait à se promener. On découvrait au loin de ce balcon les coteaux de Meudon et de St-Cloud. Le soleil se levait et ses rayons dorés éclairaient la campagne enveloppée dans un voile d'or liquide. Les oiseaux voltigeaient à travers les branches des arbres qui, aux approches de l'automne, commençaient à se dépouiller des feuilles déjà jaunies. Une splendide matinée se préparait. Gaston enten-

dit au dehors un homme qui chantait et dont la voix s'éteignit peu à peu dans l'éloignement. Comme le froid était piquant, il rentra dans la chambre de Marie. Sur un fauteuil son peignoir était déposé, gardant encore l'empreinte de son corps....

Dans des vases en porcelaine de Chine, sur la cheminée, des fleurs achevaient de se faner. Tout à coup le jeune homme bondit. Une lettre à son adresse, écrite par Marie, était là, devant lui. Il frémit, comme s'il venait d'apercevoir un serpent venimeux. Deux fois il s'avança pour prendre la lettre, deux fois il recula. Qu'allait-il apprendre? Pourquoi ne l'avait-elle pas attendu? Pourquoi écrivait-elle? Toutes ces questions et mille autres l'assaillaient coup sur coup. Enfin il ouvrit la lettre et lut ce qui suit :

Mon cher Gaston,

Je t'aimais bien et je t'aime bien encore, mais je t'étais à charge et cela me peinait. J'aurais désiré que notre roman se terminât autrement, mais il y a cas de force majeure.

Je t'embrasse.

MARIE.

CHAPITRE VI

TRENTE ET QUARANTE.

Après la lecture de ce billet, Gaston fut anéanti.

Pendant une heure il se promena dans la maison comme un être privé de raison. Enfin revenu à lui il fondit en larmes.

Qu'allait-il devenir sans elle ? Un instant la pensée du suicide traversa son cerveau, mais il n'avait pas assez de courage pour se tuer. D'ailleurs, à quoi bon mourir ? Ne valait-il pas mieux vivre pour se venger ? Le malheureux songeait à la vengeance !...

En un instant tout son passé lui apparut dans une rapide vision. Il se rappella tout ce qu'il avait fait jadis pour cette femme et, peu à peu, il n'y eut plus de place en son cœur que pour un mépris profond. Il croyait, l'insensé, que son amour dis-

paraissait à jamais de son cœur en même temps que l'ingrate abandonnait sa maison. Il se fit de beaux raisonnements, se dit qu'il allait se remettre courageusement au travail et vivre seul, en se donnant du plaisir tant qu'il en pourrait supporter.

Vers onze heures du matin un de ses amis vint le chercher. On avait projeté un déjeuner auquel Gaston devait assister.

— Qu'as-tu donc, lui dit son ami, on dirait que tu viens d'enterrer toute ta famille ?

— Rien, répondit-il, j'ai joué la nuit dernière et j'ai perdu ; je suis triste parce que je suis sans le sou...

— Ah ! diable, fit le jeune homme, fils d'un financier célèbre, qui recherchait la société des journalistes afin de pouvoir, grâce à eux, pénétrer dans les coulisses de certains théâtres, tu as besoin d'argent, cela tombe à merveille, mon père m'a remis mon mois ce matin, j'ai cent louis à ta disposition.

Le jeune viveur obligeait volontiers ses amis les journalistes, qui parfois abusaient de son obligeance. Cette proposition ranima Gaston.

Cent louis ! Mais il y avait là de quoi faire une fortune. L'aveugle déesse ne pouvait toujours être

contre lui. Le malheureux entrevit en un clin d'œil des monceaux d'or, il entendit le son métallique des louis tombant l'un sur l'autre, sous le râteau des croupiers. Deux mille francs ! Mais c'était plus qu'il n'en fallait pour reconquérir Marie, payer le docteur et se venger de ce misérable.

Toutes ces pensées se jouèrent dans l'esprit de Gaston.

— Vraiment, fit-il, tu pourrais sans te gêner me prêter cette somme ?

— Parbleu, puisque je te le propose, dit Jacques Barjou, acceptes-tu ?

— Volontiers.

— Les voici, ajouta Jacques en faisant une grimace qu'il ne put réprimer, car il ne pensait pas que Gaston, qui avait toujours refusé ses offres, accepterait cette fois aussi facilement.

Néanmoins il compta cent louis à Gaston, qui les saisit d'une main cupide et les enfouit aussitôt dans son gousset.

— Merci, mon cher, je saurai reconnaître ce service. Car c'en est un vrai celui-là, et tu ne peux comprendre cela, toi qui es assez fou pour couvrir d'or des femmes qui se donnent au plus offrant et dernier enchérisseur !

Puis réfléchissant que Marie était semblable à celles qu'il insultait :

— D'ailleurs, tu as raison, la meilleure de toutes les femmes ne vaut pas ce verre d'alicante que je viens de boire !

Et il jeta le verre dans le jardin en éclatant de rire.

Jacques le regardait stupéfait. Le rire de Gaston faisait mal.

— Je te parais bien sceptique ce matin, n'est-il pas vrai ?... Eh bien ! tu n'es pas au bout de tes étonnements, je t'en promets de réels avant peu. Vous vous vantez de n'avoir pas de cœur, tas de fous, qui avez des louis d'or à la place de cet organe essentiel, jeunes gens riches et oisifs qui lancez une *grue* quelconque et croyez que le monde a les yeux fixés sur vous parce que vous êtes l'amant d'une drôlesse qui crèvera sur un lit d'hôpital. Eh bien ! voici votre maître. Il n'y a rien au monde de vrai que de boire, et pas d'autre bonheur que le jeu. Le reste, ce ne sont que des plaisirs d'enfants... J'ai cru pourtant qu'il y avait autre chose. J'ai cru à la gloire, folie; à l'amour, folie; j'étais un insensé, je me réveille enfin, je veux vivre désormais, de la vraie vie, de la vie

qui brûle et vous emporte rapidement. Allons, Jacques, change-moi cette figure d'enterrement, ris un peu, grand homme, don Juan, Joconde, Lauzun ; mais ris donc, ris avec moi, ou si tu le préfères, buvons, tiens, à tes maîtresses et à celle que je vais avoir, à l'or, le seul vrai Dieu de notre époque !... Tu vois comme je suis gai; mais, cordieu, tu ne ris pas. Pourquoi? Ris donc, fais comme moi !...

Ce flot de paroles sortit en sifflant de sa bouche, après quoi Gaston laissa tomber sa tête sur le dos du fauteuil dans lequel il était assis, et deux grosses larmes roulèrent lentement sur ses joues.

Le jeune viveur, dont le visage était devenu lugubre, commençait à trouver que son ami n'était pas d'une gaieté folle et il regrettait d'être venu le voir. Cependant Gaston se leva d'un bond, car il comprenait la pensée de Jacques ; il essuya rapidement ses yeux et dit :

— Allons, mon cher, décidément tu ne t'amuses guère ici, sortons, allons déjeuner ! Et ils partirent bras dessus, bras dessous.

Le déjeuner ne se termina que vers quatre heures de l'après-midi; Gaston, extrêmement surexcité, ne quitta pas la joyeuse compagnie dans

laquelle il se trouvait. L'amant de Marie avait bu pour oublier. Les lazzis de ses compagnons l'amusaient, il y mêla les siens. Jamais il n'avait été plus en verve. Il dépensa de l'esprit comme aux beaux jours de sa liaison et il fit la joie de tous, d'autant qu'il mêlait à ses paroles un cynisme qui leur donnait un charme particulièrement goûté de ceux devant qui il parlait....

Jacques était ravi d'avoir amené Gaston. Chacun lui faisait compliment de connaître un tel homme. Pendant toute la soirée, les viveurs traînèrent le journaliste avec eux. Vers une heure du matin, tous étaient entrés dans un restaurant des boulevards, rendez-vous habituel des artistes, gens de lettres et de théâtre, sculpteurs, peintres, etc.

Les cabinets de ce restaurant contiennent chaque soir une partie des membres les plus en renom de la bohème dorée de Paris.

Le bon bourgeois du Marais, qui se couche à neuf heures, ne se doute guère qu'il est au monde des gens capables de passer la nuit sous la lumière des lustres, attablés dans un salon dont l'atmosphère est lourde des senteurs dues aux vapeurs enivrantes du champagne, au parfum des fleurs, à la fumée des cigares, aux odeurs panachées qui

s'exhalent de la toilette d'une femme élégante. Ces braves gens ignorent que le jour voit seul la fin de ces orgies chaque nuit répétées.

En effet, à la sortie des théâtres, certains artistes qui ne dorment que le jour, se ruent, sous prétexte de souper, dans les restaurants des boulevards.

Leur foule se grossit des journalistes parisiens qui viennent dans cette société rechercher les cancans de coulisses, les scandales de tous genres pour les livrer le lendemain à la publicité ; des jeunes gens riches et viveurs, amants de femmes à la mode, et enfin d'une multitude de parasites, qui viennent on ne sait d'où, vivent largement, comme s'ils avaient trente mille livres de rente, bien que personne ne leur connaisse ni fortune, ni moyen de gain, des gens qui sont de toutes les fêtes, de toutes les premières ; qui font bonne figure au milieu de ce Paris boulevardier ; qui ont de l'esprit, mais de cet esprit particulier, semblable à la mousse du champagne ; des gens à qui tout le monde donne la main, jusqu'au jour où ils disparaissent comme ils sont venus, sans laisser aucune trace, mais seulement un nombre considérable de dupes qui se mordent tardivement les poings de leur trop grande confiance.

Gaston resta dans le restaurant jusqu'à deux heures du matin; enfin il se leva et sortit. L'air frais de la nuit le grisa davantage. Il se dirigea en titubant vers un de ces cercles qui sont plutôt des tripots que des lieux de réunion et qui abondent sur les boulevards. Les deux mille francs que lui avait remis Jacques le brûlaient, il avait hâte de les jeter sur un tapis vert; tout en marchant il parlait haut et se disait qu'il allait certainement gagner : « Malheureux en femmes, heureux au jeu! » répétait-il en trébuchant. Les sergents de ville, en le voyant passer, haussaient les épaules. Quelques femmes cachées dans l'ombre des rues apparaissaient parfois devant lui en faisant *froufrouer* la soie de leurs jupes, un sourire lugubre éclairait leur visage maquillé; plusieurs lui prirent le bras et firent route avec lui. Mais comme il ne répondait pas aux agaceries qui lui étaient faites, au bout d'un instant ces femmes l'abandonnèrent en lui lançant une bordée d'injures qui se perdirent dans la nuit, après avoir retenti au milieu du silence profond à peine troublé par le roulement lointain de quelque voiture attardée.

Après une demi-heure de marche, Gaston arriva devant une maison de belle apparence dont les

fenêtres du premier étage étaient brillamment éclairées. Il monta et se trouva dans le cercle où les nuits précédentes il avait perdu l'argent que le docteur lui avait prêté.

On jouait gros jeu. Une vingtaine de personnes étaient assises autour d'une table sur laquelle on jouait au trente et quarante. Des piles d'or et de billets de banque s'étalaient sur la table où se fixaient les yeux de tous. Chacun était si occupé de son eu que personne ne remarqua l'entrée de Gaston.

Les joueurs appartenaient pour la plupart aux classes élevées de la société. Il y avait là des fils de famille qui perdaient peu à peu la fortune de leur père ; des officiers qui venaient risquer leur solde pour augmenter le chiffre de leurs dépenses mensuelles ; des notaires prêts à s'expatrier après avoir laissé aux croupiers la fortune de leurs clients. Tous étaient des joueurs de profession....

Chacun avait sa manie. Les six catégories observées par les gens qui ont l'habitude des maisons de jeu se trouvaient réunies dans ce tripot. Les calculateurs, les persévérants, les superstitieux, les prudents, les inspirés et enfin, mais en petit nombre, les heureux.

Là se trouvait ce vieux bonhomme, l'un des

habitués de Frascati, qui ne venait jamais au jeu sans un sac de toile contenant les trente-six numéros de la roulette ; il l'agitait après chaque coup, tirait un numéro et mettait son argent sur le numéro semblable du tapis. Au trente et quarante, il employait un moyen analogue en ne jouant qu'après avoir battu un jeu de piquet, duquel il tirait une carte dont la couleur lui désignait celle sur laquelle il devait mettre.

On ferait un volume rien qu'en décrivant en détail les physionomies des joueurs qui se trouvaient réunis ce soir-là dans le tripot où nous venons d'entrer en même temps que Gaston.

— Vingt-cinq louis sur la rouge, cria-t-il d'une voix forte.

— Tenus, répondit un jeune homme dont la figure blême paraissait jaune sous la lumière des lustres.

Le croupier abattit les cartes.

— Rouge gagne et couleur, dit-il.

— J'ai gagné ; cent louis sur la même.

— Tenus, reprit le même jeune homme.

Et de nouveau le croupier abattit les cartes. Gaston gagnait encore.

— Continuons-nous? hurla Gaston que ce double gain venait de faire remarquer.

— Non, fit le jeune homme, je suis décavé, et il paya ce qu'il venait de perdre, cent vingt-cinq louis.

— Alors à un autre ; je ruinerai tout le monde ce soir, dit Gaston en se tournant vers les joueurs. Qui veut se faire ruiner?

— Moi, dit un homme d'une cinquantaine d'années ayant la tournure d'un magistrat.

— Très bien ; cent louis sur la noire, il n'y a plus rien à faire ce soir sur la rouge.

— Tenus.

— Noire gagne, couleur perd, fit la voix du croupier au milieu du silence général.

— Deux cents louis sur la noire toujours! reprit Gaston en attirant l'argent à lui.

Le croupier battait les cartes.

— J'ai gagné ; allons, décidément le proverbe a raison, dit Gaston ; tenez-vous encore?

— Non, fit son adversaire en crispant les poings.

Gaston gagnait huit mille cinq cents francs.

— Je gagne quatre cent vingt-cinq louis, dit-il, qui les tient?

Personne ne répondit.

— Personne ne tient mes quatre cent vingt-cinq louis? Allons, qui veut risquer une pareille somme?

— Je les tiens.

— Prenez garde, cette fois je joue sur la rouge.

— Je les tiens.

Le croupier abattit.

— Rouge gagne.

— Allons donc! je gagne encore; ce soir je vous décave tous. Mille louis sur la rouge!

Les joueurs se réunirent; six d'entre eux firent les mille louis demandés. Gaston gagnait toujours. Il avait environ quarante mille francs devant lui.

Tous le regardaient. Il apparaissait comme un demi-dieu à tous ces joueurs décavés.

Cependant le jour commençait à poindre, on entendait monter ce bruit étrange de Paris qui s'éveille.

Le duel engagé par Gaston allait se terminer quand un jeune homme, d'une voix calme, s'écria au milieu du silence général :

— Je tiens cinquante louis!

— Allons, volontiers, fit Gaston; vous avez de l'audace, monsieur, vous risquez peu; je fais des vœux pour votre réussite...

Gaston n'acheva pas, il perdait.

— Cent louis ! dit-il.

— Volontiers, répondit le jeune homme, toujours calme : j'ai gagné.

— Deux cents louis ! hurla Gaston.

— Tenus.

— Encore perdu ! Décidément la chance tourne. Mille louis !

— Accepté. Et en disant ce mot, l'étranger ne sourcilla pas.

Personne ne pontait plus, tous les yeux étaient fixés sur ces beaux joueurs.

Tout à coup Gaston éclata de rire, il perdait encore. Il continua à jouer et perdit toujours. Il sortit du tripot complètement décavé au moment où le jour était levé, comme nous l'avons dit au commencement de ce récit.

Le lendemain matin, quand le jeune homme s'éveilla, il se leva aussitôt.... Son domestique pénétra chez lui et recula soudain.

— Qu'as-tu donc ? demanda Gaston.

Le valet demeura muet et fit signe à son maître de s'approcher d'une glace de Venise qui ornait la cheminée.

Gaston étonné se regarda et tressaillit.

Ses cheveux étaient devenus blancs !...

CHAPITRE VII

LE PEINTRE JEHAN.

Le vieux Paris offrait jadis une particularité qui vers le milieu de notre siècle s'est considérablement amoindrie, et même a failli disparaître complètement ; cette particularité subsiste pourtant encore un peu de nos jours : je veux parler de la réunion dans un même quartier des gens de même profession.

Jadis, comme on sait, chaque corps de métier se tenait dans un quartier différent, se répartissait en un groupe de maisons et formait en quelque sorte une vaste association, ayant ses chefs nommés par elle et choisis parmi ses membres, qui tous dépendaient *des prévôts des marchands*.

C'est quand le Paris moderne s'agrandit, traça ses magnifiques boulevards, ses avenues im-

menses, ses rues bien alignées, que les divers corps de métier se désagrégèrent complètement; mais cela ne put durer qu'un temps, on dut en revenir bientôt autant que possible à ce qui existait autrefois.

Il y a une fort curieuse étude à faire à ce propos, et je m'étonne qu'elle n'ait pas tenté bon nombre d'écrivains spéciaux qui ont publié des œuvres fort remarquables sur le Paris ancien et le Paris moderne.

Il a fallu nécessairement que les grainetiers s'en vinssent demeurer autour de la halle au blé, ce curieux monument dont la coupole, si peu remarquée, est une véritable merveille, et au flanc duquel se voit encore la tour élevée par Catherine de Médicis pour son astrologue Ruggieri.

C'est à Bercy que tous les marchands de vins se rencontrent. Dans les rues du Sentier, des Jeûneurs, d'Aboukir, du Mail, etc., on trouve tous les négociants en draps, tulles, dentelles, fleurs, toiles, soieries. Les bijoutiers sont installés au Palais-Royal. Dans toutes les rues qui avoisinent les Halles foisonnent les vendeurs de comestibles, salaisons, conserves, épicerie, volailles, gibiers, poissons. Le faubourg Saint-An-

toine ne compte que des ébénistes, menuisiers, tapissiers, marchands de meubles. C'est là que vont s'approvisionner tous les vendeurs qui livrent aux gens du peuple des meubles à crédit.

Mais cette accumulation de gens de même profession n'a pas, comme autrefois, pour but de s'entendre, de se défendre, de se protéger mutuellement, de soutenir des intérêts communs, et de prouver par des faits la vérité de ce vieux proverbe français : L'union fait la force !

Ce n'est que poussé par la nécessité que chaque corps de métier se réunit dans le centre de la ville à portée de ce qui constitue le vrai centre de son industrie. Ce qui était possible jadis, lorsque la ville ne s'étendait que sur une surface relativement fort restreinte, ne l'est plus aujourd'hui. Ne faut-il pas que dans chaque quartier se trouve un certain nombre de marchands du même corps pour subvenir aux besoins des habitants de ce quartier, qui perdraient un temps précieux en longues courses, si l'on ne trouvait que dans tel ou tel arrondissement éloigné les marchandises dont on a besoin quotidiennement ? Les tailleurs, les menuisiers, les charpentiers, dont les membres eussent jadis formé une vaste corporation, sont

disséminés un peu partout. Certes on peut déplorer ce nouvel état de choses, mais c'est un mal sans remède. De nos jours on travaille beaucoup, peut-être plus qu'autrefois, mais chacun pour soi. Jadis on travaillait aussi pour la corporation à laquelle on appartenait. Lorsque dans tel ou tel corps, un ouvrier avait produit un chef-d'œuvre, ce qui arrivait fréquemment si l'on en juge par toutes les merveilles enfermées dans nos musées et dans les collections de nos amateurs d'antiquités, on exposait son œuvre, cela donnait aux divers membres de la corporation une émulation qui n'existe plus aujourd'hui que dans un but de lucre : cette émulation de jadis s'appelle aujourd'hui la concurrence !

Tout ce que nos ouvriers produisent de nos jours est fort élégant, exécuté avec un goût exquis, mais d'une durée fort courte. Tout est rapidement fait et doit coûter bon marché. Sauf nos chefs-d'œuvre en peinture et en sculpture, que restera-t-il dans deux cents ans de tout ce qui se fabrique aujourd'hui ? A force de copier tous les styles, on a fini par en créer un bâtard, qui n'en est plus un et qui ne laissera rien. La mode renverse aujourd'hui ce qu'elle élevait hier, de telle

sorte que les ouvriers n'ont aucun goût à perfectionner tel ou tel objet qui demain ne se vendrait plus, démodé qu'il serait avant d'être terminé. Pourquoi d'ailleurs travailleraient-ils afin d'enfanter un chef-d'œuvre qui leur coûterait cent fois plus de temps et de peine que le plus ravissant colifichet qui, se livrant cent fois moins cher tout en faisant autant d'effet et quelquefois même plus, trouvera toujours des acquéreurs, tandis que le chef-d'œuvre ne se vendra jamais ?

Mais revenons à notre sujet. Paris a pris de nos jours une physionomie nouvelle. La réunion de gens de même métier, qui existait naguère pour les commerçants, s'est aujourd'hui transformée. Chaque quartier actuel a réuni les gens de même goût et de mêmes mœurs. Les bourgeois habitent le Marais, les étudiants sont au quartier Latin. Toutes les maisons de l'île Saint-Louis sont habitées par des chefs de bureau des grandes administrations de l'État, préfectures de la Seine et de police, Muséum, etc. Les rues de la chaussée d'Antin, Taitbout, Saint-Georges, Lafayette, de la Victoire, Lepelletier, Drouot, Chauchat, Grange-Batelière sont bondées de maisons de banque. Le quartier du Croissant

appartient aux vendeurs de journaux. Les Batignolles, les Ternes et Montmartre ne contiennent que des employés et des petits rentiers ; Belleville, la Villette, la Chapelle, des ouvriers; le Gros-Caillou et Grenelle ont une population toute militaire; dès neuf heures du soir on n'y rencontre plus que des officiers qui sortent des cafés où ils ont passé la soirée, et quelques ouvrières, dernier vestige de la grisette, qui travaillent tout le jour dans un atelier de fleuriste ou de couturière et qui le soir font la joie de MM. les officiers et sous-officiers. Les rues Vanneau, de Rennes, de Grenelle-Saint-Germain, sont habitées par les ministères et leurs employés. Les rues Bonaparte, du Bac, vendent la librairie religieuse, tandis que les marchands d'ornements d'église se sont installés dans les rues qui avoisinent Saint-Sulpice. La grande librairie, qui se tenait jadis dans les rues qui ont aujourd'hui fait place au boulevard Saint-Germain, a émigré un peu partout. Les femmes du demi-monde demeurent rue Notre-Dame-de-Lorette, rue de Larochefoucauld, rue des Martyrs, de Maubeuge. Les boulevards, qui sont le jour le rendez-vous des oisifs et la réunion des viveurs, rassemblent le soir, dans la petite Bourse, tous

les agioteurs de Paris et forment le grand centre et le grand marché de la galanterie parisienne. Là, se trouvent ces restaurants de nuit dont nous avons déjà dit quelques mots, où vont se nouer les liens passagers ébauchés dans la soirée, en attendant qu'ils prennent fin dans les rues qui s'étendent de la Chaussée-d'Antin au faubourg Montmartre et des grands boulevards aux boulevards extérieurs. Les artistes, sculpteurs, peintres et gens de lettres habitent plus particulièrement les boulevards extérieurs, de la rue de Clichy à la rue Rochechouart. Là, les premiers trouvent à bon marché, au grand air et en plein jour, en pleine lumière, les ateliers immenses dont ils ont besoin. Aussi sur toute la ligne des boulevards de Clichy et Rochechouart, surtout entre les places Blanche et Pigalle, ne voit-on que maisons immenses, éclairées d'étage en étage par de grandes fenêtres fermées intérieurement, chez les artistes pauvres, par un simple rideau en lustrine, et par une ancienne tapisserie chez ceux que le sort a mieux favorisés. A chacune de ces fenêtres se trouvent les petits miroirs dits à l'*espion*, nécessaires à tous les peintres. Quant aux gens de lettres et particulièrement les journalistes, ils demeurent dans le quartier neuf compris entre le collège

Rollin, l'avenue Trudaine, la rue Rochechouart et le boulevard extérieur du même nom.

La présence des peintres et sculpteurs dans le quartier Pigalle a fait jadis la fortune de plusieurs établissements célèbres, mais qui ne sont plus guère aujourd'hui ce qu'ils étaient naguère, au temps de la bohème de 1830 à 1850. Parmi ceux-ci, nous citerons pour mémoire le café du *Rat-Mort*, où se sont faites ces bonnes charges de rapin qui sont restées légendaires. Une brasserie, nouvellement installée et qui s'intitule : *à Reischoffen !* est encore aujourd'hui le lieu de réunion de bon nombre de ces jeunes gens de talent qui attendent impatiemment, mais avec courage, que le public commence à s'intéresser à leurs œuvres : poètes, auteurs dramatiques, compositeurs, sculpteurs, peintres, tous ceux enfin qui forment la bohème de nos jours et parmi lesquels se trouvent des gens, sinon déjà presque célèbres, du moins à la veille de l'être. Dans maint appartement fort exigu se tiennent des cénacles dont les membres, qui prendront place un jour, sans doute, dans un fauteuil d'Académie, sont forcés souvent de s'asseoir à terre faute de siège. On discute littérature, peinture, sculpture, et si Asmodée prenait par la

peau de son dos grassouillet un bon bourgeois et qu'il le transportât soudain dans une de ces chambres dans lesquelles éclatent les mots drôles, les épithètes curieuses, les épigrammes sanglantes, les causeries amicales, pleines aussi d'un brouillard épais produit par la fumée des pipes ou des cigarettes, le pauvre homme se trouvant parmi ces jeunes gens, qui seront un jour la gloire de leur pays, se demanderait s'il n'est pas transporté par quelque méchante fée au milieu d'une troupe de sauvages au fond de l'Amérique....

En 186., au moment où commence notre récit, l'un des ateliers qui réunissait le plus de jeunes gens, c'était celui du peintre Jean Libéral, né à Nontron, élève de X..., disent les catalogues du Salon annuel. Jean Libéral, qu'on avait surnommé le peintre Jehan, sans que personne eût jamais pu savoir pourquoi, était déjà célèbre ; il avait exposé deux ou trois toiles révélant, en même temps qu'un talent naissant, une manière nouvelle. Jehan avait pris à son maître le soin du détail qui caractérise ce peintre renommé ; mais, de plus que lui, Libéral donnait à ses œuvres une couleur et une netteté remarquables ; en un mot, si son maître était venu le prier de retoucher une de ses toiles, il en

aurait enlevé mille détails importuns; il aurait éclairci le paysage; lui aurait donné de la vie; aurait augmenté la perspective; enfin, d'une toile fort remarquable, comme toutes celles qui sortent des mains de X..., membre de l'Institut, il aurait fait un chef-d'œuvre. L'élève avait dépassé le maître! La jalousie, premier indice d'un talent nouveau, commençait à poindre au sujet de Jehan. Il ne faisait pas de la peinture réaliste, mais réelle. C'était la nature exactement rendue, vivante, éclairée, sublime! On aurait pu voir, en cherchant bien, l'insecte faisant trembler tel brin d'herbe, et on admirait sur une rose fraîchement coupée et baignant sa tige meurtrie dans un vase en vieux saxe, une goutte de rosée, déposée le matin par l'aurore, étincelante comme un diamant taillé de mille facettes....

Les amateurs faisaient fréquemment une visite à l'atelier de Jehan et, parmi eux, surtout le juif Joas Gold qui, jadis, en connaisseur habile qu'il était, avait seul prévu le talent futur du jeune homme. Gold avait acheté à Jehan tout ce qu'il avait produit avant son premier succès au Salon, et ce qui stupéfiait toujours le peintre, c'est que Joas avait toujours exigé qu'il signât les

toiles qu'il emportait. Le calcul du juif était fort simple : Dans dix ans, se disait-il, ces toiles signées par Jehan, et que je lui paie cinquante francs, en vaudront cinq mille. Joas avait pensé juste. Déjà, après son deuxième envoi au Salon, la rose dont nous avons parlé, les amateurs, qui s'étaient moqués de Joas, commençaient à lui proposer cinquante et cent louis d'un panneau payé trente francs.

— Que nenni, mes gaillards, disait le vieux juif en souriant de ce gros rire qui épouvante tant les fils de famille en puissance de cocotte et qui vont essayer de pratiquer un emprunt chez l'Harpagon moderne, que nenni, vous ne les aurez pas ; dans dix ans, si vous voulez, repassez, mes petits, je vous donnerai cela pour cinq ou dix mille francs....

Lui-même d'ailleurs avait augmenté ses prix vis-à-vis de Libéral. Il lui payait maintenant mille à douze cents francs des toiles que Jehan ne lâchait d'ailleurs qu'après leur avoir imprimé ce fini que donne toujours à son œuvre, avant de la lancer dans le public, un artiste soucieux de sa gloire.

Pour faire mieux connaissance avec notre héros,

nous allons nous transporter dans son atelier quelques instants avant la réunion de son cénacle. L'atelier de Jehan était un des plus grands du quartier. Depuis que le peintre gagnait largement sa vie, il avait voulu réaliser son rêve — celui de tous les artistes — qui se résume par ces mots : « Avoir du bibelot ! » L'atelier du célèbre paysagiste contenait pour une trentaine de mille francs de bibelots de tout genre, et certes, avec cette somme, il lui avait été difficile de faire les choses luxueusement; petit à petit, notre peintre augmentait son musée d'une arme ancienne ou d'une belle tapisserie. Quant aux toiles et aux sculptures, ses amis se chargeaient de les lui apporter.

Un des rêves de Jehan avait été de tapisser complètement son atelier; son tapis seul, et il n'était pas extraordinaire, lui coûtait six mille francs. Les murs de l'atelier disparaissaient sous une tenture de gros velours bleu de ciel, bordée en haut d'une broderie fort belle en dentelle d'argent. Cette tenture était couverte de toiles, aquarelles, fusains, crayons, dessins et charges à la plume. Une magnifique panoplie composée de rapières, de hallebardes, de poignards, de dagues, de gantelets de fer, de vieux fusils à mèche jetait une

note un peu sombre dans le fond de l'atelier. Dans un coin, un orgue donné au jeune artiste par un facteur épris de ses œuvres et, en face, un piano loué vingt francs par mois. De chaque côté de la porte d'entrée, deux armures brillantes gardaient le seuil; çà et là des toiles, des pastels, des faïences curieuses et rares, des vases en sèvres, des statuettes en saxe, en bronze, en marbre, des terres cuites superbes signées de noms devenus célèbres, des chaises en chêne sculpté et de formes bizarres, des fauteuils gothiques comme on en voit encore dans les vieilles cathédrales, quelques meubles, un bureau Louis XV, un grand bahut sculpté, œuvre magnifique du temps de Catherine de Médicis, un cartel de Boulle. Du plafond très haut pendait un vieux lustre en cuivre, la merveille de l'atelier, don d'un duc d'une famille ayant régné et qui aime les arts et les artistes. Enfin, devant la fenêtre, un chevalet sur lequel on voit une toile commencée....

Jehan est un homme de vingt-huit à trente ans. Il est grand et maigre, il a un cou de taureau, indice d'une force peu commune. Il porte une longue barbe rousse qui s'étend en pointe fine et toujours soigneusement coupée. Ses che-

veux bruns sont légèrement frisés et relevés sur un front très large, très haut et très bombé au-dessus de sourcils noirs comme les ténèbres. Ses yeux sont doux, petits et voilés; son nez long et bien fait. Le peintre, chaussé de souliers fins, porte un costume en velours noir, très originalement coupé, sur lequel tranche une chemise de batiste ornée d'un jabot Louis XV, en belle dentelle, qui apparaît sur le veston. Les manchettes également Louis XV, en magnifique malines, couvrent la moitié de ses mains qui sont superbes. Des doigts longs, fins et terminés par des ongles très soignés; Jehan est fort coquet de ses mains : rien ne lui plaît plus que de belles mains. Il a beaucoup aimé, dit-on, un affreux laideron qui avait des mains magnifiques!...

Quant à Joas, vous l'avez vu cent fois à l'hôtel Drouot, dont il est l'un des piliers, si vous êtes amateur d'antiquités; dans son magasin, qui est un vrai musée, si vous aimez les belles toiles; et enfin, dans son arrière-boutique, si vous avez eu recours à sa bourse, ce dont Dieu vous garde!

Il a de quarante à quatre-vingts ans. Il est couvert de haillons disparates, chaussé de bottes à soupape représentant assez fidèlement la gueule d'un croco-

dile prêt à vous happer. Sa figure ressemble à une tête de mort sur laquelle un étudiant en médecine aurait plaqué des feuilles de parchemin pour faire une farce à sa femme de ménage. Seuls ses yeux paraissent vivre en lui. Vous en avez été frappé quand vous vous êtes présenté chez lui en emprunteur, car il vous a sans doute plongé ses deux yeux jusqu'au plus profond de l'âme, je veux dire de votre bourse : pour Joas c'est tout un. Ses mains décharnées tremblent, surtout quand Joas voit de l'or ou des valeurs. Il déteste les artistes; des prodigues... mais il aime leurs œuvres, non pour leur beauté, non par amour de l'art, mais pour l'or qu'elles représentent. Joas n'a pas de famille! Il n'a pas l'air de se douter qu'il existe un autre sexe que le sien. Que dis-je? Le sien? Je me trompe, Joas n'est pas un homme, c'est un être neutre, monstrueux, bizarre, qui a résumé toutes les sensations, tous les plaisirs, toutes les religions dans un seul mot : l'or! Et qu'en veut-il faire? Rien. Le posséder, le palper, le voir, entendre le son que produisent les louis en tombant l'un sur l'autre, ce qui représente pour lui l'harmonie la plus suave! Et pourtant Joas n'est pas un avare. Un avare est

encore un peu homme au fond. Joas n'est rien, c'est plus qu'un avare, c'est plus qu'un juif. C'est un monstre inconnu des savants et seulement observé quelquefois à de rares intervalles par les curieux du genre humain ! Dans sa jeunesse il avait, dit-on, des idées de domination, il voulait la puissance. Il eut quelques succès auprès des femmes. On prétend, mais cela paraît peu vraisemblable, qu'il mangea pour une étoile des Fantaisies le patrimoine assez considérable qu'il trouva dans la caisse paternelle !... Peut-être cet homme, ce semblant d'homme, ce lingot vivant, veut-il se venger sur la société de ses souffrances, et, n'ayant pu la dominer par son intelligence, pense-t-il qu'un jour il pourra par sa fortune considérable être un des puissants de la terre ? Non, Joas crèvera sur quelque vieille paillasse pleine de vermine et d'or....

Voilà donc en présence de quel homme Jehan, l'artiste distingué, l'âme d'élite, allait se rencontrer dans son atelier, rempli de fleurs et de chefs-d'œuvre, où il attendait ses amis, tous jeunes, brillants et dont la France s'enorgueillira plus tard avec raison.... Joas avec Jehan ! Quelle contradiction ! Quel contraste ! Ces deux

êtres hurlent l'un à côté de l'autre, comme une araignée sur une rose, et pourtant la nature se plaît souvent à ces antithèses, comme le peintre aime à présenter un objet brillant sur un fond sombre, pour en mieux faire ressortir les savants contours, les couleurs éclatantes et les détails exquis....

— Allons, entrez, vieux corsaire, entrez, venez me piller, me dévorer, venez m'acheter mes toiles à vil prix, vieux bédouin, pour les vendre très cher; venez, vieux ladre vous enrichir de mes dépouilles, vieux vautour, vieux corbeau.

Joas entra.

— Dieu, que vous êtes laid aujourd'hui... Callot, connaissez-vous Callot ?

— Si je le connais, répondit Joas d'une voix dont le son étrange ressemblait à celui que produisent les marbriers en frottant la pierre ponce sur leur marbre, si je le connais ; vous me demandez cela à moi, monsieur Jehan ? J'ai chez moi deux gravures de lui que je vous vendrai cinq mille francs l'une, si vous voulez....

— Combien vous coûtent-elles ? Cinq cents francs ?

— Plus de deux mille : je les tiens du fils de

Lavannes, vous savez, ce jeune homme élégant qui s'est tiré deux coups de revolver au cœur dans la chambre de la belle Juana des Folies, une gentille petite femme, ma foi.... vous la connaissez bien, ajouta-t-il en ricanant....

— Qui vous a fait gagner beaucoup d'argent en plumant des pigeons qu'elle vous envoyait après coup pour que vous leur arrachiez leurs dernières plumes ; n'est-ce pas vrai, vieux cosaque ? interrompit l'artiste.

— Quelle erreur, monsieur Jehan. Juana est incapable... c'est une fille bien rangée, bien économe ; ainsi vous ne sauriez vous faire une idée de son indignation quand Frédéric de Lavannes, ruiné par elle, s'est suicidé dans son salon tapissé de blanc. Le jeune homme avait rougi de son sang le magnifique tapis qui se trouva perdu. Elle s'écria, — le mot est digne de passer à la postérité :

— « Crétin, va ! comme s'il n'avait pu s'aller périr dans l'escalier, trois mille francs de perdus ! » Voilà de l'économie, ou je ne m'y connais pas.

— C'est écœurant ! Allons, dépêchons, que voulez-vous ?

— Là, là, ne vous fâchez pas, mon cher, je viens

vous dire que depuis quelques mois, vous baissez, jeune homme, vous baissez considérablement, vous ne travaillez plus guère, et ce que vous faites est mou ; vous vous amusez trop, vous aimez les femmes ; elles vous tueront, si vous n'y prenez garde, après avoir tué votre talent, ce qui, j'en ai peur, est déjà plus qu'à moitié fait ! Je ne puis vous donner que deux mille francs de votre paysage ! Et encore, c'est richement payé. Je fais des folies pour vous, mon petit ! Ah ! que sont devenus les temps où vous me *fignoliez* quelque panneau, alors que vous n'étiez pas riche et que vous étiez chaste. Voyez-vous, croyez-moi, la chasteté est nécessaire à un artiste ; sans elle, vous seriez tous des rapins. Depuis que je vous connais, Jehan, vous en êtes à votre soixante-dix-septième maîtresse, — je les ai comptées, — ne me démentez pas, j'ai ma police, sans compter les hors-d'œuvre. Et vous croyez que cela peut durer ?...

— Ah ! mais dites donc, vieux crocodile, ça, vous savez... où sont les deux mille francs ?

Alors Joas défit lentement son paletot en haillons, fouilla dans une poche, y prit un vieux portefeuille graisseux, et, de ses doigts crochus

et sales, il en tira deux billets de mille francs qu'il remit à l'artiste.

— Merci, fit celui-ci, et maintenant, houp, hors d'ici, vieux fripon !

— Tout doux, tout doux, répondit Joas, tout doux ; qu'est-ce que vous faites en ce moment ?

— Rien pour vous, vous êtes trop juif, vous ne payez plus.

— Allons donc, pas plus pour moi que pour d'autres ; vous êtes vidé, mon bon, vous n'avez pas tenu un pinceau depuis trois mois. Ah ! vous étiez amoureux ; cette fois, c'était sérieux, hein ! Votre petite bête battait pour de bon, vous vous êtes emballé ; vous avez cru que cela durerait un siècle, et, depuis quelques jours, vous voudriez bien que cela fût fini ; mais, voyez-vous, quand ces femmes-là en tiennent, il n'y a rien de tel ; à la moindre infidélité, Juana vous arracherait les yeux, ce qui serait dommage, car vous les avez superbes.

— Ah ! çà, drôle, veux-tu que je te jette dehors !...

— Non, vous ne le ferez pas, car vous avez besoin d'argent, mon cher ; vous n'osez pas m'en demander, mais je sais tout. Dans un instant,

Gaston Revert, le journaliste, votre ami d'enfance, l'amant de la petite Marie...

— Eh bien!...

— Il va venir ici, et vous devez partir avec lui pour les Pyrénées-Orientales, chez M. Bardier, un riche propriétaire, autre ami de votre enfance; il vous faut de l'argent, car Revert vous a demandé quinze cents francs. Ne les donnez pas; il les perdrait dans un tripot; il avait gagné la nuit dernière quarante mille francs à divers pigeons qui vont là régulièrement se faire arracher leurs plumes; mais un des habitués, très gentil petit jeune homme...

— Ce doit être un fameux coquin, puisque vous en parlez ainsi...

— Du tout, c'est un ange, seulement il a une chance, une veine...

— Si grande, que sans doute il la commande, n'est-il pas vrai, vieux drôle? Il doit avoir la Grèce pour patrie...

— Oh! fi, que dites-vous là! monsieur Jehan, pas le moins du monde, cet amour de jeune homme est d'une grande famille anglaise. Josuah Ferby a regagné en dix minutes à Revert les quarante mille francs en question; de sorte qu'il

n'a plus un sou et qu'il vous a écrit pour avoir quinze cents francs que vous voudriez lui donner; mais vous devez, vous, pareille somme; les deux mille que je viens de vous donner y passeront avec les frais de votre voyage; vous en voudriez autant, n'est-ce pas vrai?

— D'où sait-il tout cela? C'est vrai; eh bien! les donnes-tu?

— Hé, hé, il faudra voir. Tenez, faisons un marché : je vous offre...

— Attends un peu, tu offres quelque chose, je me méfie... Voyons pourtant, qu'offres-tu?

— Trois mille francs du premier tableau que vous ferez là-bas, dans les Pyrénées, quel qu'il soit; bon ou mauvais, ce tableau m'appartient.

— C'est dit, et il sera bon, je te le promets; où sont les fonds?

— Ah! mais attendez, attendez encore, faisons un petit papier; j'ai justement là...

Et de nouveau sortant le portefeuille, il en tira un papier timbré et trois mille francs.

Jehan signa le papier qu'avait rédigé le juif et reçut trois mille francs.

Joas prit son chapeau, et, se levant, dit à Jehan :

— Maintenant... un conseil, vous vous mettez au vert, et vous avez raison ; lâchez Juana, sans lui dire où vous allez ; elle serait capable de vous courir après, et je perdrais mon tableau. Voici quelle est ma combinaison.... Maintenant je puis bien vous la dire. Vous êtes vidé, mon cher, vous avez perdu la main, vous ne faites plus rien de bon, vos reins ne sont plus solides ; mais deux mois d'existence tranquille, la vue d'une belle campagne, l'absence de femmes, ça surtout, tout vous rendra à vous-même ; vous allez faire un chef-d'œuvre, j'en suis sûr, que j'aurai acquis pour trois mille francs. Est-ce bien raisonné ?

— Il a raison, ce vieux cosaque ; oui, peu importe la somme, allez, Joas, je vous jure que vous gagnerez quarante mille francs sur ce tableau, qui me fera entrer à l'Institut. La gloire me paiera amplement. Au plaisir de ne pas vous revoir avant six mois au moins !...

— Détrompez-vous, j'irai là-bas, j'irai voir vos progrès. Ah ! mais, je ne lâche pas ainsi trois jolis billets de banque sans aller les surveiller ; j'irai, soyez tranquille. Au revoir, à bientôt....

Et il sortit lentement. Ses yeux, qui s'étaient allumés pendant cet entretien, s'éteignirent subi-

tement. L'aspect de cet homme fut alors repoussant; on eût dit que c'était un cadavre qui marchait. A la porte, il rencontra Gaston Revert qui entrait chez Jehan.

— Tiens, s'écria-t-il, vous voilà, vieux grigou; il t'arrivera malheur aujourd'hui, mon cher, ainsi qu'à moi; chaque fois que je rencontre ce vieux voleur, il me tombe une tuile sur la tête. Le jour où Marie m'a quitté pour ce scélérat de Bourgoin, je l'avais vu le matin.

— Vous vous trompez, monsieur le journaliste, ce n'est que le matin que je porte malheur; le soir, c'est le contraire; or, il est six heures de l'après-midi...

— On peut alors varier le proverbe, dit gaiement Jehan. Joas, vu le matin, chagrin; mais Joas, vu le soir, bon espoir....

— Messieurs, votre serviteur!

— Salut, vieille canaille!

— Compliments à Satan, vieux voleur!

Gaston Revert entra.

Quand ils furent seuls :

— Eh bien? dit Gaston.

— Mon cher, tu sais quelle était mon opinion sur Marie quand tu m'as raconté son histoire,

ton roman d'amour ; ce que je pensais d'elle, je le pense encore. Je t'ai dit que cette fille serait un jour une des étoiles du firmament parisien, je maintiens mon dire. Je ne veux point poser au prophète, mais, avant six mois elle aura quitté Bourgoin pour M. X***, puis viendront Y*** et Z*** qui lui donneront la fortune, et elle finira ses jours en province, où elle épousera quelque naïf qui la mettra dans du coton ; elle sera dame de charité et prude comme toutes les filles de ce genre quand elles se rangent. Elle t'a sincèrement aimé au début de votre liaison ; tu as eu les prémices de son cœur, et même son cœur tout entier ; cela n'a pas duré, mais tes successeurs, mon cher, sont plus à plaindre que toi. D'ailleurs, c'est assez parler d'elle, tu ne l'aimes plus, et nous partons ce soir chez Bardier. C'est toujours convenu.

— Partons donc, répondit Gaston d'un air résigné, partons ; mais je t'avoue que je m'habitue difficilement à l'idée de vivre sans elle. On ne rompt pas ainsi avec un amour comme le mien. Tu en parles avec la désinvolture d'un homme qui n'a jamais aimé. Si tu savais ce que j'ai souffert depuis quelques jours, c'est inénar-

rable ! J'ai essayé de tout pour m'enlever mon chagrin. Rien ne m'a réussi. Les émotions les plus terribles du jeu n'ont pas diminué un seul instant ma douleur. Je l'aime encore comme un insensé ; je suis fou, je le sais bien et je me rends parfaitement compte de ma folie, mais c'est plus fort que moi..... Où est-elle ?

— Dans un ravissant hôtel que Bourgoin lui donne. Elle a maintenant, grâce à ce vieux fou, une voiture et un cheval. Elle pense à toi comme Joas à faire la charité. Quand je suis entré, dans un salon fort élégamment meublé, ma foi, je l'ai trouvée mollement étendue sur une chaise longue et lisant *Mademoiselle de Maupin*. Lui parler de toi eût été ridicule, et j'ai trop souci de ta dignité pour te faire jouer un rôle aussi sot. Elle m'a dit qu'elle était fort heureuse de son nouveau sort et qu'elle ne pouvait comprendre comment elle avait pu, pendant si longtemps, mener une existence aussi monotone que celle que tu lui faisais.....

— La misérable !.....

— Oh ! ne t'emporte pas, c'est bien fait, et si je ne t'épargne rien, c'est pour t'enlever jusqu'aux moindres regrets en te faisant comprendre combien ils seraient superflus. C'est bien fait. Tu n'as

pas su la comprendre. Tu ne l'as pas enchaînée tout d'abord comme toutes les femmes demandent à l'être. Les femmes sont comme les enfants, mon cher; il faut de bonne heure leur donner de solides principes, les plier, les pétrir à son gré, si l'on veut plus tard qu'ils ne quittent pas la bonne route. Un homme qui fait tout ce que veut sa femme est un homme perdu d'avance. Il faut savoir la guider, doucement, petit à petit, dans le chemin qu'on veut lui voir suivre; tu ne l'as pas fait, elle s'en est écartée, elle se moque de toi, et tu te plains!

Gaston n'écoutait plus ce que disait Jehan; il pensait à Marie. Tout à coup il se leva.

— Où vas-tu? lui dit l'artiste.

— Je vais la voir, je le veux!

— Tu es fou !

— Peut-être, d'ailleurs je ne saurais partir sans cela !

— Gaston, écoute-moi, je t'en supplie, n'y va pas ! Dans un mois tu l'auras oubliée.

— Allons, laisse, laisse, mon cher, je veux la voir, j'y vais, je lui dirai ce que j'ai sur le cœur.

Et malgré la résistance de son ami, Gaston se

disposait à sortir, lorsque la vieille femme qui faisait le ménage de garçon du peintre entra.

— Monsieur Jehan..... dit-elle,..... monsieur Jehan. On eût dit qu'elle avait une grave communication à lui faire.

— Eh bien ! quoi, qu'y a-t-il?

— Une dame.....

— Sacrebleu !..... Ce n'est pas Juana, au moins ? s'écria le peintre, et rien n'était plus comique que la façon dont il prononça ces mots.

— Non, monsieur, mais.....

— Parlez donc.

— Voici sa carte.

Jehan jeta les yeux sur la carte.

— Faites entrer..... Mon cher, dit-il à son ami, te voilà revenu. C'est Marie !

La foudre tombant aux pieds de Gaston ne l'eût pas plus bouleversé.

— Pas possible. Elle ici ! qu'y vient-elle faire ?....

Cependant Marie entra, et apercevant Gaston :

— Te voilà, bonjour, Gaston,..... mais qu'a-t-il, mon Dieu ! Jehan, voyez donc ! En effet Gaston avait pâli, il voulait parler mais il ne le pouvait, des lueurs étranges passaient devant ses yeux,

un tremblement nerveux l'avait subitement saisi, et il serait tombé si Jehan ne l'eût retenu.

— J'étouffe, balbutia-t-il, j'étouffe; à boire!

Jehan lui donna un verre d'eau.

— Vous voyez, Marie, voilà votre ouvrage! Bien fous ceux dont le cœur peut contenir une pareille dose d'amour et qui confient ce joyau à de telles mains!...

Le peintre, dont l'affection pour Gaston était toute fraternelle, en le voyant en cet état, avec le rude et franc parler des artistes, ne choisissait pas ses termes.

— Voilà donc, reprit le peintre, ce que l'amour peut faire d'un des hommes les mieux doués que je connaisse! A quoi bon vous cacher ses faiblesses? Au moment où vous êtes entrée, il se disposait à vous aller voir; il se proposait, disait-il, de vous exprimer ce qu'il a sur le cœur ; vous arrivez et le voilà sans force, sans voix! Ah! madame, quels regrets j'aurais à votre place....

Marie écoutait parler Jehan, elle ne paraissait pas émue le moins du monde, elle n'avait sans doute aucun autre regret que celui d'être venue.

Quand une femme aime, chacun sait cela, elle est capable de tout pour arriver à ses fins; mais

lorsqu'elle n'aime plus, elle ne s'émeut point de la douleur de l'amant jadis chéri, quand il est encore tout amour. Elle ne comprend pas que rejeter ainsi l'amour d'un homme, comme la fleur de son corsage lorsqu'elle a rendu tout son parfum, est un crime. Ce qui est fatal surtout en pareil cas, c'est que l'amour de l'amant trahi augment e d'intensité d'autant plus qu'on veut le lui reprendre, que l'homme ainsi abandonné deviendrait volontiers l'esclave de sa maîtresse; que pour la voir, il serait capable de toutes les bassesses; pour lui parler, de toutes les lâchetés, et même d'un crime pour lui prendre un baiser. Celle-ci, dont le cœur est désormais fermé, se fait un jeu abominable de cette fidélité. Ce sont alors des coquetteries sans fin et des provocations à nulle autre pareilles. La femme est un être bizarre qui aime à jouer avec le danger, car c'en est un que d'irriter une passion contrariée; on a des exemples de meurtres commis en ce cas. Et certes, pour un crime consommé dans ces conditions, quels juges ne donneraient au coupable le bénéfice des circonstances atténuantes? Jehan, en allant voir Marie pour le compte de son ami Gaston, avait pensé que, tout d'abord,

la conversation tomberait d'elle-même sur lui; mais, en homme sage, qui connaît les femmes, et pour éviter ce qui arrivait, voyant que Marie attendait impatiemment qu'il parlât de Gaston sans vouloir commencer elle-même, il s'était abstenu. La force de Marie s'en était diminuée d'autant. Elle s'était dit : « Comment, mais alors ce n'est donc pas lui qui me l'envoie? Mais alors il peut donc se passer de moi! » Et indignée d'une pareille audace, elle avait voulu savoir à quoi s'en tenir. De là sa visite.

Si l'écrivain avait pu jouer l'indifférence, voir Marie comme une amie, imiter l'intelligente conduite de Jehan, ne fût-ce que pour se donner à elle-même une idée de son pouvoir, Marie serait revenue dans les bras de Gaston plus sûrement que grâce aux preuves les plus grandes d'un amour, d'un dévouement et d'une fidélité à toute épreuve.

Cependant Gaston ne rouvrait pas les yeux. Il était évanoui.

A ce moment, Paul Fortin, le jeune médecin déjà célèbre, bien connu pour les cures merveilleuses qu'il a faites à l'Hôtel-Dieu, entrait chez Jehan, avec lequel il était très lié.

— Ah! Dieu, tu arrives à propos!

— Quoi, Gaston, fit le jeune maître, et apercevant Marie qu'il connaissait également: Ah! je comprends... Il examina l'écrivain... Ce n'est rien... pour cette fois ; mais trois coups comme celui-là, et notre ami serait un homme mort. Vous ferez bien de vous retirer, madame, il vaut mieux qu'il ne vous revoie pas quand il sortira de son évanouissement.

— Bien, bien, je m'en vais, dit Marie en riant; si j'avais su que mon ex-amant avait ses nerfs, je serais venue avec mon nouveau ; au moins j'aurais pu, grâce au second, réparer le mal que j'ai fait au premier. Et elle minauda gracieusement, quêtant un sourire des deux jeunes gens qu'elle croyait avoir égayés par cette cynique plaisanterie.

Mais ni Paul, ni Jehan, en présence de la grande douleur de leur ami, douleur qui l'avait si vivement frappé et qui les atteignait par contre-coup, ne purent en supporter davantage, et Jehan s'écria :

— Ah! taisez-vous, sacrebleu, taisez-vous. Et abrégeons la visite!

— Oh! là, là, vous prenez vos grands airs, alors on ne peut donc plus rire ici, il fallait prévenir. Ce n'est pas étonnant, d'ailleurs, partout où passe

Gaston le rire disparaît aussitôt. Il a fallu que j'aie bon caractère pour y résister.

Jehan fit un geste d'impatience que Marie saisit. Elle reprit :

— Eh bien ! Jehan, écoutez, je m'en vais, je prévoyais tout d'instinct, nous autres femmes, nous sentons cela, je prévoyais que Gaston allait me poursuivre et me faire visite sur visite. Je ne l'aime plus, ce n'est pas une raison pour que je lui veuille du mal, et vous êtes témoins de l'effet que ma vue lui produit. Aussi, par bonté d'âme, ai-je décidé Bourgoin à me conduire en Italie; nous partons demain ou après sans faute, je venais vous faire mes adieux....

— Adieu, dit Jehan.

— Adieu, monsieur Paul! Vous ne me dites rien !

— Adieu, madame, bon voyage, ne maltraitez pas trop Bourgoin, il est fou de...

— De moi, oui, ça c'est vrai, vous l'avez dit.

— Non, de vous aimer; donc ne le maltraitez pas trop; après tout, c'est un confrère.

Jehan reconduisit la jeune femme fort élégamment mise et qu'un joli coupé attendait à la porte.

— Ouf! quelle *grue* que cette fille! Décidément j'aime encore mieux Juana.

— Elles se valent, répondit philosophiquement Paul. N'oublie pas que Lavannes s'est tué pour ta Juana et qu'elle ne l'aimait pas. Elle t'adore, toi, parce que tu la méprises et que tu la mènes à la cravache; il est des femmes qui demandent à être conduites ainsi.

Gaston cependant revenait à lui.

— Elle est partie, dit-il d'une voix faible.

— Oui, répondit Jehan, et ma foi, bon voyage! Mais comment vas-tu?

— Je suis très fatigué. J'ai reçu au cœur un coup terrible. Tout tournait autour de moi, je me suis senti tomber et j'ai perdu connaissance... Ah! Fortin,... tu es là!

— Oui, dit le jeune docteur, oui, et si tu veux un conseil... Fuis Marie... D'ailleurs, on peut te le dire, en espérant que ce dernier coup fera son effet. Elle part ce soir pour l'Italie avec Bourgoin, et quand je te conseille de la fuir, c'est te dire que tu ne dois pas chercher à la voir avant son départ.

— Non, soyez tranquilles, mes amis, je ne la verrai plus. Dieu, Dieu, ajouta-t-il en étouffant un sanglot, Dieu, que je vais souffrir! C'est con-

venu, Jehan, nous partons aussi ce soir chez Bardier, c'est convenu.

— Bien, bien, fit Jehan en serrant la main de Gaston. Et maintenant.... que la fête commence, dit-il, sentant qu'il fallait distraire son ami. Six heures ; nous partons à minuit, nous avons six heures devant nous. Nos amis vont arriver. Oh ! là, mère Boniface, oh ! là, venez tout de suite, allons, de suite.

— Voilà, monsieur, voilà, répondit une voix sortant de la pièce voisine.

Et la femme parut.

— Pour ce soir, sublime madame Boniface, il faut déployer ce luxe oriental dont vous aviez l'habitude dans votre jeunesse, quand vous vous nommiez Clara de Villebrune, que vous faisiez partie de la maison du duc de Z... et que l'Opéra n'avait pas de plus fidèle habituée que vous.

— Comment? fit Fortin, madame était...

— Oui, monsieur, oui, j'étais tout ce qu'a dit M. Jehan, il y a quarante ans, j'étais jolie : et riche encore plus que jolie. Aujourd'hui, je fais des ménages et la nuit je tire le cordon. Il faut bien vivre, n'est-ce pas? Ce n'est pas toujours gai, mais qu'y faire?

— Bravo, ma foi ! prends exemple, Gaston, vois un peu où la philosophie va se nicher. Vous êtes grande comme la colonne, madame Boniface, pseudo Clara de Villebrune.

— Or donc, chère madame Boniface, vous savez que ce soir je traite tous mes amis, à l'occasion du voyage que je vais faire avec Gaston ; je veux qu'on parle de ce dîner dans les annales du quartier. Il faut donc vous surpasser. On dressera ici même la table et le couvert.

En un clin d'œil les meubles épars dans l'atelier furent rangés par Mme Boniface et par les trois jeunes gens pour donner plus d'espace aux convives. Ce travail terminé, les garçons de Chevet, à qui Jehan avait commandé le dîner, arrivèrent et dressèrent le couvert, aidés par la mère Boniface, qui rangeait les grandes pièces, les desserts et les vins dans la pièce attenante à l'atelier.

A six heures et demie, tous les amis étaient réunis, au nombre de quinze.

La moitié d'entre eux avaient amené leurs maîtresses.

De celles-ci nous ne parlerons pas. Toutes se ressemblaient. Toutes jeunes, ayant de vingt à

trente ans, toutes jolies ou ayant tout au moins le minois agréable, toutes filles de portiers ou de gens de même sorte, se prétendant toutes filles d'officiers supérieurs et élevées à Saint-Denis, toutes en toilettes tapageuses, mais élégantes. Aucune femme, on le sait, ne peut arriver à s'habiller comme la cocotte. Elle a une façon particulière de porter avec grâce tel ou tel costume qui serait grotesque sur le dos de toute autre, et cela fait le désespoir des femmes du monde, bien qu'en ce moment celle qui me lit peut-être ne veuille pas en convenir.

Quant aux hommes, il y avait là : Jehan, l'amphytrion, Gaston et Paul Fortin, que nous connaissons ; Georges Ravenel, un aquarelliste déjà fort connu ; Allary, le pianiste compositeur prix de Rome et premier prix du Conservatoire, dont nous avons récemment applaudi un ballet à l'Opéra ; Privazac, un Gascon, l'esprit parisien en personne, dont les chroniques mondaines sont si bien accueillies du public, Privazac, le boulevardier par excellence, qui se lève à six heures du soir et se couche à sept heures du matin, Privazac, le premier rédacteur d'un de nos grands journaux de Paris ; Bossange, premier clerc chez Me Dardelle,

dont il reprendra l'étude quand son harpagon de père lui aura laissé sa fortune; Marière, le sculpteur, à qui le gouvernement vient de donner la croix et de commander un groupe; Naud, l'habile chirurgien, également décoré pour les services qu'il a rendus pendant la guerre, à l'âge de dix-neuf ans; Théry, qui voulait se faire prêtre pour pouvoir étaler son éloquence en chaire et qui s'est fait avocat afin de tonner un jour dans une assemblée législative, où il deviendra peut-être ministre, car ce n'est pas l'ambition ni l'intelligence qui lui manquent; Chammann, l'Alsacien, peintre d'histoire, qui mettra en toiles magnifiques toute la campagne de 1870-71; Charles Cros, le chansonnier, homme d'un réel talent avec lequel il ne peut vivre, et qui, pour *manger*, produit des chansonnettes stupides pour les cafés-concerts, ce qui ne l'empêche pas de travailler à loisir à une tragédie héroïque en cinq actes pour le Théâtre-Français; cette tragédie sera reçue, mais quand?.... En attendant, Cros fait des complaintes bizarres sur des cannes, des chiens, des drôlesses, etc.; il y gagne sa vie, fait crever de rire ses auditeurs, lui qui voudrait les faire pleurer ou frissonner. Malheureusement notre siècle le veut ainsi. Ajoutez

à cette énumération un ou deux peintres élèves de Chammann ; enfin un sculpteur, élève de Marière.

La table était magnifiquement servie. Les fleurs abondaient partout, le coup d'œil était féerique; deux grands candélabres à dix-huit branches chacun faisaient resplendir les cristaux et l'argenterie. Il y avait, à regarder ces jeunes gens, tous riches de leur jeunesse et de leur gaieté, de quoi réjouir toute une génération. Le sceau que le talent imprime au front de ceux qu'il a distingués ornait chaque tête d'une sorte d'auréole dont les yeux éblouissants formaient le centre. Tous ces jeunes gens s'aimaient d'une amitié sincère; ils auraient donné l'un pour l'autre leur argent, quand ils en avaient, leur travail, leurs soins, leur maîtresse, car c'est un privilège qui n'appartient qu'à la jeunesse ou à la vieillesse, que celui d'une amitié solide, sincère et capable de tous les dévouements. Les jeunes gens s'unissent contre le mauvais sort pour combattre, tous ensemble, par un même accord, les difficultés sans nombre qui accueillent tous les membres de la grande famille artistique ; les vieillards aiment à se retrouver, au sortir de l'âge mûr, l'âge de l'égoïsme brutal, pour

se rappeler leur jeunesse. Leur amitié a pour base le souvenir. Le visage de chaque vieillard est pour son ami un miroir qui reflète le jeune âge, et l'amitié qu'ils échangent est d'autant plus grande, d'autant plus sincère, que le miroir est plus fidèle.

CHAPITRE VIII

UN DÎNER D'ARTISTES.

Le commencement du dîner fut assez froid; on n'entendait que le bruit de la vaisselle et la voix des valets disant derrière chaque convive : « Bisque d'écrevisses, potage printanier ! » Mais bientôt, avec les vins généreux qui circulèrent à foison, les langues se délièrent, et chacun tint à tirer sa fusée dans le feu d'artifice allumé par le pommard au bouquet de framboise ou le château-margaux dont la vive et douce chaleur donnerait de la force au vieillard le plus décrépit.

— *Zabrisdi*, fit Chammann avec cet accent alsacien dont, malgré ses efforts, il ne se débarrassera jamais, *zabrisdi, il n'y a que jez doi qu'on beut manger avec abbédite, quelle afalange de mets télizieux et quels vins zurdout !*

7.

— Taisez-vous, Chammann, mon ami, taisez-vous, vous n'êtes pas digne de déguster les vins de France; un buveur de bière ne peut comprendre ce qu'il y a de sublime dans le jus de la treille; retournez dans vos houblonnières et ne nous empêchez pas de savourer cette excellente cuisine avec votre ridicule patois allemand, dit à son tour Théry, en prenant sur sa chaise la pose oratoire qu'il avait rêvé de prendre en chaire et qu'il aura bientôt peut-être à la tribune. Après ce speech, le jeune avocat embrassa le cou de sa voisine, la maîtresse de Chammann.

— Eh bien! eh bien! dites donc, vous, s'écria celle-ci d'une voix forte, qu'est-ce que vous ferez donc au dessert, si vous commencez ainsi. Messieurs, j'en appelle à vous tous, voilà un homme qui insulte le mari d'abord, puis la femme, qu'il soit puni....

— Quelle punition? interrompit Théry. Quelle punition me sera infligée, belle dame?

— Tu embrasseras Chammann au dessert, *dixi*, cria Privazac avec un sérieux imperturbable.

Et de rire.

— Dis donc, Allary, demanda Marière le sculp-

teur, comment appelles-tu la jolie petite danseuse qui représente la bergère dans ton ballet à l'Opéra?

— Mathilde... Pourquoi?

— Ah! cette charmante jeune fille que nous avons tous admirée au foyer, interrompit Jehan, et dont les formes....

— ....Ne parle pas de ses formes, mon ami, répliqua Marière, j'en suis malade, je lui ai offert dix louis par séance pour venir poser chez moi, elle a refusé et m'a répondu : « Je ne puis pas, monsieur, je ne puis pas, demandez à ma mère ! »

— Et la vieille rouée, continua Allary le compositeur, sachant que sa fille est un trésor, veut en avoir un autre en échange. Oui, messieurs, et quoi qu'on puisse croire, à l'Opéra, le cas n'est pas aussi isolé qu'on le pense, la jolie petite Mathilde est encore aujourd'hui la plus chaste enfant qui soit au monde....

— Tu retardes de deux jours, mon vieux, hurla Privazac,... en riant de son bon rire gascon qui dériderait un mort.

— Ah bah !... cela n'est pas possible, répondit Allary.

— Cela est pourtant, demandez à Bossange....

Tous les yeux se tournèrent vers le jeune clerc de Me Dardelle.

— Ce Privazac sait tout, je ne sais pas où il va chercher ce qu'il raconte; d'ailleurs, c'est une justice à lui rendre, il est bavard comme un Gascon, il ne peut garder ce qu'il sait. Jamais on n'a vu quelqu'un de plus indiscret!...

— A la question, maître, interrompit Théry, à la question, vous n'êtes pas ici au tribunal, épargnez-nous vos speech!

— Est-il agaçant, cet animal-là, il n'y a que lui qui ait le droit de parler deux heures durant sans qu'on puisse l'interrompre.

— C'est un *truc*, mon cher, parler beaucoup altère, et quand j'ai du pommard comme celui-ci dans mon verre, j'aime à être souvent altéré. A ta santé, mais raconte ton histoire.

— Au moins ne la répandez pas! soyez discrets pour une fois!...

— Sois tranquille....

— Eh bien! donc, mon patron, maître Dardelle, que vous connaissez tous....

— Ce vieux ladre, dit une femme.

— Ce pingre, si laid et si bête, dit une autre.

— Assez les femmes, tonna Privazac, assez! continue, Bossange.

— Mon patron, disais-je, aussi ladre que riche, et aussi riche que laid, comme disaient ces dames, s'est subitement épris des charmes.... comment dirai-je?... des charmes virginaux de la jolie Mathilde....

— Passion de vieillard, on connaît cela, interrompit Gaston.

— Il s'en fut donc trouver sa mère, à qui il donna sans doute.... de bonnes raisons, car, le soir même, maître Dardelle courait chez un carrossier, chez un marchand de chevaux, chez un tapissier, etc., achetait un joli coupé doublé de satin bleu, parfumé à la verveine, un pur sang magnifique ; il envoyait le tout dans un charmant petit hôtel de l'avenue Marigny....

Quatre jours après, dans sa mansarde, Mathilde trouvait une robe fort élégante, commandée sans qu'elle le sût à la première couturière de Paris, ainsi qu'un complément de toilette à l'avenant, bien entendu. Elle allait à l'Opéra, et, après la représentation, quand maître Dardelle arriva, la mère embrassa sa fille en pleurant et la remit ès mains de mon voluptueux patron. Tous deux montèrent

dans le coupé qui stationnait boulevard Haussman, et le pur sang conduisit les *époux* avenue Marigny. Maître Dardelle avait invité à un souper superbe une foule de viveurs qui riaient sous cape de l'aventure. La pauvre petite ne comprenait rien à ce qu'on voulait d'elle. Elle trouva sous son assiette les titres de propriété.... Elle était ébahie!... Elle se vautrait dans ce luxe comme jadis le Sybarite sur son lit de roses....

— Oh! abrège, abrège, pas de comparaison, dirent les jeunes gens.

— Le dénouement tout de suite, firent les femmes, que ce récit intéressait.

— Quand trois heures sonnèrent, et pendant que la mère de Mathilde entamait dans l'office, avec le cocher et la cuisinière, une partie de piquet fantastique,... tous les invités se retirèrent...

— Et....

— Et mon patron pénétra avec Mathilde dans une ravissante, une délicieuse petite chambre, tapissée de satin bleu, meublée de bois de rose....

— Alors?...

— Alors?... ma foi, je n'étais pas là, et, après Asmodée, personne n'a jamais soulevé les toits

des maisons pour voir ce qui se passait à l'intérieur.

— Ton aventure finit bêtement, mon cher,... dit Jehan.

— Attendez...

— Ce n'est pas tout?

— Voici le plus drôle....

— Le plus drôle, c'est ton patron, dit Marière indigné...

— Voilà Marière qui se figure que maître Dardelle va lui déformer sa nymphe, dit en riant Privazac.

— Rassure-toi, sculpteur de mon âme, reprit Bossange, car le lendemain M. de Tintreville, un ami du patron, qui avait assisté au dîner de la veille, entra dans son cabinet pendant que j'y étais. M. de Tintreville me connaît beaucoup.

— Passons, cela n'a rien de commun avec....

— M. de Tintreville venait donc savoir des nouvelles, et j'entendis maître Dardelle qui s'écriait : « Ah ! mon ami, c'est difficile, très difficile à mon âge; si j'avais su, j'aurais envoyé d'abord mon premier clerc Bossange!!!... »

Tous les convives éclatèrent de rire. L'histoire de Bossange avait déridé même Gaston.

— C'est fort amusant, dit Charles Cros le chansonnier, qui avait écouté le récit en ayant l'air de penser à autre chose, j'en ferai un refrain pour les Ambassadeurs ou l'Alcazar.

Cependant le dîner touchait à sa fin. Chaque convive avait lancé cent lazzis dans la conversation. Quand vint le champagne, Théry embrassait de plus belle sa voisine, qui maintenant ne le trouvait plus mauvais, pas plus que Chammann, dont la langue s'empâtait quelque peu, et qui chantait en faux bourdon le refrain inepte, mais en vogue, d'un confrère de Charles Cros :

Qui qu'a, qui qu'a vu Coco,
Coco dans l'Trocadéro !

— Messieurs, dit Naud le chirurgien, je propose un toast.

— *Ch'agsebde le doasd*, cria Chammann.

— A la santé de notre amphytrion Jehan !

— A Jehan, à Jehan ! hurlèrent tous les convives.

— A son voyage, fit Georges Ravenel l'aquarelliste ; fasse le ciel que, délivré de Juana, Jehan nous revienne enfin le grand artiste qu'annonçaient ses débuts !

— Bravo, dit Fortin ; mort à Juana, vive la gloire de notre ami, qui est aussi celle de la France !

— *La Vranze, foui fife la Vranze, la bindure et le pon fin.*

Les verres se choquèrent.

— Ah çà ! dit Privazac, qu'est-ce donc que ce voyage que vous entreprenez, Gaston et toi, et pourquoi l'entreprenez-vous ?

— C'est toute une histoire, répondit Jehan.

— Eh bien ! conte-nous cela.

— Volontiers.

— Silence, la jupaille ; Théry, laisse donc Marthe tranquille ; voyons, Chammann, surveille ta femme, fit Bossange.

— *Che tichère, laize-moi dranguille !*

— Allons, l'histoire ; silence, cria Privazac.

Jehan commença.

— Gaston Revert, notre excellent ami, Bardier, chez qui nous allons, et moi sommes du même âge. Tous trois orphelins. Gaston et moi élevés par la charité publique, Bardier par un vieil oncle qui, à vingt ans, lui laissa sa fortune, deux cent mille francs. Quand nous sortîmes, il y a dix ans, du collège, Gaston pour faire de

la littérature, et moi de la peinture, Bardier, riche et n'aimant point Paris, nous remit à chacun deux mille francs, et nous jurâmes que dix années plus tard, jour pour jour, en quelque point du monde que nous fussions, nous nous retrouverions tous trois chez Bardier, avec lequel chacun de nous devait garder relation par lettre. Dans trois jours, Gaston, Bardier et moi aurons trente ans. Bardier habite un village des Pyrénées-Orientales ; il nous attend avec autant d'impatience que nous en avons de le voir, et nous allons ce soir retrouver notre vieil ami d'enfance. Voilà, messieurs, quel est le but de notre voyage.

— Bravo, cria-t-on en chœur, bravo! Oreste et Pylade n'étaient que des enfants à côté de vous.

— Messieurs, interrompit Privazac, ne blaguons pas l'amitié; tout, excepté cela ; c'est sacré!

— Bien dit, fit Gaston en serrant la main de Privazac.

— Un toast à Privazac, pour sa belle parole.

— *Un doasd à Brifassac, ch'en zuis.*

— Tais-toi, ivrogne, tais-toi, dit Théry en prenant Marthe par la taille.

— *Zilenze*, répondit naïvement Chammann, *zilenze, garesse mon vemme, mais ne m'inzulde bas!*

— Dis-donc, Charles, fit Gaston, une chanson.

Et tout le monde reprit sur l'air *des lampions* en se tournant vers Cros : « Une chanson! une chanson!! »

— Non, dit le chansonnier, je suis lugubre ce soir, j'ai le vin triste.

— Fais-nous quelque chose de triste alors, dit Gaston; tiens, mets mon aventure en vers. Allary nous fera là-dessus une musique sentimentale.

— Allons, exécute-toi!

— Vous le voulez?

— Oui! répondirent tous les jeunes gens.

— Alors, allons-y gaîment!

Et Charles Cros, après quelques minutes de silence réclamé par Jehan, chanta les triolets suivants sur lesquels Allary avait rapidement écrit une musique qu'il accompagna au piano.

Vraiment tout passe et disparaît
Dans notre triste destinée.
Qui donc ici s'attacherait?
Vraiment tout passe et disparaît.
Pourquoi se créer un regret?
La rose meurt à peine née.
Vraiment tout passe et disparaît
Dans notre triste destinée.

— Pas mal, bravo, vive Cros!

— Deuxième couplet :

Elle avait à peine seize ans,
Et rien n'égalait ma tendresse :
Cela ne put durer longtemps ;
Elle avait à peine seize ans !
Nos amours sont trop inconstants ;
J'aimais trop ma chère maîtresse.
Elle avait à peine seize ans,
Et rien n'égalait ma tendresse...

— Mieux encore, revive Cros, et vive aussi son complice Allary !

— Troisième couplet, reprit Cros ; écoute ça, Gaston.

Un jour (il m'en souvient encor),
Elle s'enfuit de ma chambrette ;
Elle reprit son libre essor.
Un jour (il m'en souvient encor),
Elle me quitta pour de l'or ;
Et riez-en !... je la regrette !
Un jour (il m'en souvient encor),
Elle s'enfuit de ma chambrette...

Gaston était fort ému ; Fortin l'examinait avec soin, craignant qu'une nouvelle crise ne se déclarât ; mais Privazac, le médecin des âmes, l'observateur, sentait que le coup avait porté.

— Finis par quelque chose qui ait l'air d'une

pensée, comme dit Figaro, cria-t-il au milieu des applaudissements frénétiques de tous.

— Quatrième et dernier couplet !

— Aux derniers les bons !

Le bonheur ne dure qu'un jour ;
Puis, il s'envole à tire d'aile.
C'est l'histoire de tout amour :
Le bonheur ne dure qu'un jour !
Nous le trouvons à notre tour
Plus rapide que l'hirondelle,
Il vient... il ne dure qu'un jour ;
Puis, il s'envole à tire d'aile !

— Bravo, bravo, bis, il est superbe celui-ci. Bis! bis ! Cros recommença ce couplet qui, pour avoir été improvisé, n'en était pas plus mauvais.

Cependant Allary tenait le piano, et, pendant tout le reste de la soirée, il fit danser toute la société.

Seul Chammann fumait dans un coin une grosse pipe allemande pendant que Gaston rêveur regardait la fumée de son cigare monter lentement au ciel en blanches spirales. Tous les jeunes gens tournaient rapidement, entraînés par une valse d'Olivier Métra ou de Johann Strauss, qu'Allary jouait avec le talent merveilleux qui lui a valu sa réputation.

Mais, au milieu de l'allégresse générale, onze heures sonnèrent : on devait songer au départ. Tous les jeunes gens serrèrent la main de Gaston et de Jehan, et Fortin et Privazac les accompagnèrent à la gare. Ainsi se termina cette joyeuse soirée, la dernière réunion de tous ces gais artistes qui, comme nous le verrons peut-être dans un autre épisode, devinrent chacun des sommités dans leur art.

CHAPITRE IX

CHEZ BARDIER.

— Allons, allons, dame Marie, tout est-il bien en ordre? Puis-je descendre à la cave pour chercher nos liquides?

— Mais oui, monsieur, mais oui; Dieu! que vous êtes agaçant ce matin, répondit la servante cuisinière maîtresse; vos amis sont donc des ministres, que vous déployez pour eux une pompe que vous n'avez jamais inventée, quand monseigneur l'évêque s'arrête chez nous pendant sa tournée pastorale!

— Chère d'évêque n'est pas suffisante pour des amis comme les miens, dame Marie, surtout quand on ne les a pas vus depuis dix ans. D'ailleurs, Jean Libéral, surnommé le peintre Jehan, est un maître chez lequel les ministres se rendent à Paris, et Gaston Revert, mon second ami, est un des pre-

miers journalistes de la capitale. Vous cuisinez agréablement, ma toute belle, mais croyez que mes amis ont le palais délicat et qu'ils sont habitués à faire chaque jour à Paris des repas à enfoncer Lucullus lui-même, Lucullus le roi des gourmands, qui fut consul à Rome et qui se perdit pour avoir fait trop bonne chère....

— Il n'y a pas de Lucullus qui tienne, reprit la servante humiliée dans son amour-propre de cuisinière ; s'ils ne se lèchent pas les doigts du déjeuner que je vais leur servir, ils ne sont pas dignes de s'asseoir à une bonne table. Vous pouvez aller chercher vos vins. Allez et revenez vite, car dans cinq minutes ces messieurs seront ici. Le train arrive à onze heures cinq précises, il est midi moins un quart, et jamais Pierre n'a mis plus de quarante-cinq minutes pour venir de la gare ici avec notre jument.

— Bien! je descends.

Et Bardier, que nous avons vu et avec lequel nous avons fait connaissance au commencement de cette histoire, descendit dans sa cave, dans cette cave qui contenait, nous l'avons dit, si l'on en croyait les récits des habitants, des richesses inappréciables.

Cependant dame Marie achevait de mettre le couvert dans une salle à manger coquette dont les deux fenêtres ouvertes laissaient voir à perte de vue un riant paysage vert coupé çà et là de petits ruisseaux qui serpentaient à travers les champs, et pénétrer une douce brise printanière toute chargée de légers parfums des fleurs embaumées.

La villa qu'habitait Bardier se trouvait à quelques minutes du village et se composait d'un rez-de-chaussée et d'un premier étage. Devant la villa on voyait un petit jardin soigneusement entretenu et une grille tapissée de lierre épais, qui défendait contre la route la demeure de *Loù Gourmën*. A côté de la maison l'architecte avait élevé une petite construction qui servait d'écurie et de remise.

On arrivait à la maison, toute blanche avec des volets verts, par un perron en fer à cheval tout orné de fleurs et de plantes grimpantes.

Au rez-de-chaussée la maison était coupée, au centre même, par un long couloir qui la traversait d'un bout à l'autre, et descendait les visiteurs entrés par le perron dans un second jardin, dont Bardier avait fait un potager, et d'où la vue était magnifique, d'autant plus que la maison se trouvait située sur une éminence d'où l'on apercevait

la vallée tout entière à plusieurs kilomètres de distance.

Le rez-de-chaussée se composait à gauche d'une cuisine, d'un office et d'une chambre servant à dame Marie. A droite, la salle à manger donnant sur la campagne et un salon où on prenait le café.

Au premier quatre pièces, dont deux servaient à Bardier. Les deux autres devaient être offertes à Gaston et à Jehan.

Mais revenons à dame Marie, qui avait dressé un couvert magnifique devant flatter deux artistes comme l'étaient les amis de Bardier. Là, rien de luxueux, mais un confortable exquis, je ne dirai pas anglais, car aucun pays, selon mon humble avis, n'a plus volé sa réputation que l'Angleterre au sujet de son prétendu confortable.

Linge damassé d'une blancheur éblouissante ; porcelaine fine, toute simple, sans aucun ornement ; argenterie massive, cristaux éblouissants, fleurs fraîchement coupées et répandant un parfum délicieux. Ajoutez à cela des pièces apprêtées : fraises d'un rose vif sur des feuilles de vigne ; cerises rouges encore couvertes de leur fleur ; prunes reine-Claude d'un vert velouté à faire rêver

Jehan; langouste entourée de persil dont la couleur pourpre tranchait sur le blanc immaculé de la nappe. Dans des raviers, des radis roses à la queue verte jetaient une note gaie sur la table; dans d'autres du beurre presque blanc et gras, et beau, à fondre sur la langue comme un bonbon; des ronds de saucisson d'Arles d'un rose violet marbré de taches blanches du lard dont il est panaché; des olives rousses nageant dans leur eau vert sombre; le pain placé sur chaque couvert dans la serviette pliée en bonnet d'évêque, pain à croûte dorée, que sais-je enfin? Rien de plus appétissant, de plus gai, que ce couvert riche sans somptuosité ni élégance, d'une richesse solide, devant lequel un amateur se fût agenouillé et qu'un poète eût admiré, tant le spectacle était agréable et tant le soleil indiscret faisait, en se jouant, étinceler l'argenterie, le linge, la porcelaine et les cristaux taillés dont les facettes brillaient de mille couleurs sous les caresses des rayons dorés.

Cependant la table de Bardier n'était pas complètement installée, les vins manquaient encore; mais nous avons vu l'ami de nos artistes descendre dans le caveau qui lui servait de cave et duquel

sans doute il allait rapporter tout ce qu'il fallait encore.

Soudain on entendit sur la grande route un bruit de grelots et le pas lointain d'un cheval.

Dame Marie, qui donnait le dernier coup d'œil à ses fourneaux, se dirigea vers la porte de la cave pour prévenir son maître de l'arrivée de ceux qu'il attendait.

— Monsieur, cria-t-elle, monsieur, voiçi vos amis.

— Bien, j'accours, répondit une voix paraissant venir du fond du caveau.

En effet, quelques minutes après, la grille s'ouvrait, et Pierre, le domestique, sorte de Maître Jacques, cocher, valet de chambre, jardinier, conduisait les deux amis, Gaston et Jehan, en costume de voyage, au perron de pierre où Bardier se jetait dans leurs bras.

Rien ne saurait peindre la joie de ces trois amis qui s'étaient quittés, dix ans auparavant, adolescents et qui se retrouvaient hommes faits; aussi ne l'entreprendrons-nous pas.

— Or çà, mes amis, vous devez tomber d'inanition, et maintenant que nous nous sommes embrassés, à table ! un bon déjeuner nous attend.

— A table, firent gaîment les deux Parisiens, à table !

Et tous trois pénétrèrent dans la salle à manger.

Bardier, avant de se mettre à table, était gris. Depuis le matin, il buvait... de joie, et pendant une demi-heure, dans sa cave, il avait goûté ses vins les uns après les autres pour servir à ses amis ce qu'il avait de meilleur.

Le déjeuner fut des plus gais. L'aspect de la belle campagne réjouissait Jehan, chez lequel le peintre de paysages parlait, et Gaston, en voyant les grands arbres, l'herbe verte, en respirant l'air pur, se rappelait Ville-d'Avray et Marie à laquelle il souriait en lui-même.

Bardier mangea de tout ce que l'on servit : hors-d'œuvre, poisson, premier service, rôti, entremets, desserts ; il mangea comme il mangeait toujours, comme un gouffre, et but comme quatre. Jehan et Gaston, tout en appréciant l'excellence des mets qu'on leur servait, y goûtaient à peine.

Bardier se fit raconter l'histoire de ses deux amis. Il ne voulut pas qu'on omît le moindre détail. Quand Gaston eut fini son récit, Bardier lui tendit la main et s'écria :

— Eh bien ! mon pauvre vieux, reste ici avec

moi, nous ferons bonne chère et tu vivras heureux et content, loin de tout souci, en oubliant cette femme qui t'a fait tant de mal. Joueur, mon pauvre ami, joueur, alors tu es devenu joueur! Sais-tu qu'il n'y a pas de vice plus affreux que celui-là! Gaston, mon frère, mon excellent Gaston, ne retourne plus à Paris, reste avec moi, tu te perdrais...

Bardier aurait pu parler longtemps encore, Gaston n'écoutait pas.

— Tu ne m'entends plus, dit le brave garçon; écoute, il y a ici près, sur la frontière espagnole une maison de jeu. J'y suis allé une seule fois, j'ai gagné trois mille francs, et j'ai juré que je n'y remettrais jamais les pieds, jamais. Je me sentais pris de vertige, l'or m'attirait; tiens, je crois que si j'avais perdu, j'aurais joué toujours et que tout ce que je possède y aurait passé. Ma foi, tu sais, quand on est sujet au vertige, on ne va pas sur les hauteurs!

— Trois mille francs, dit Gaston, et ses yeux s'allumèrent, tu as gagné trois mille francs!

— Oui, et je n'ai jamais remis les pieds dans cette maison, jamais.

— Ah! reprit seulement Gaston, et il retomba dans sa rêverie

— Tu viens de commettre une imprudence, mon cher, dit Jehan ; regarde, avant quarante-huit heures, Gaston se sera fait décaver dans la maison de jeu que tu viens de lui indiquer sans le vouloir.

Bardier, de désespoir, s'arrachait les cheveux qui lui restaient.

— Surveillons-le, voilà tout ce qu'il faut faire ; un de mes amis, un célèbre médecin, qui connaît également Gaston, m'a dit avant-hier soir qu'il craignait que Gaston ne devînt fou.

— Et c'est cette femme qui en est cause ! Mais comment cela se peut-il faire ? Comment peut-on à ce point devenir amoureux ? J'ai bien lu quelquefois des romans dans mes journaux qui me racontaient des choses de ce genre, mais des romans, est-ce qu'on peut croire à cela ? Pauvre Gaston, lui que j'ai connu si sain d'esprit et si bon de cœur !

— Dans tous les cas, je sais qu'il n'a pas d'argent, ne lui en donne pas, surtout, s'il t'en demande.

— Sois tranquille, je ne lui en donnerai pas. Pauvre ami, pauvre ami !

Et l'excellent Bardier, tout ému de la confidence

que Jehan venait de lui faire et de sa recommandation à l'égard de Gaston, essuya deux larmes qui roulaient sur ses grosses joues. Heureux Gaston ! d'être aimé de la sorte par de tels amis ! Les deux larmes de Bardier valaient tout un poème, c'étaient probablement les seules qu'il eût jamais versées.

Après le repas, qui se termina vers trois heures de l'après-midi, Bardier fit à ses amis les honneurs de la maison et leur indiqua leur chambre, où Gaston et Jehan s'installèrent.

Jehan avait apporté tout son attirail de peintre pour faire le tableau qu'il avait vendu à Joas Gold et dont le prix, on se le rappelle, lui fut remis séance tenante.

CHAPITRE X

COUP D'ŒIL RÉTROSPECTIF SUR JEHAN.

Avant d'aller plus loin, disons pour quelles causes Jehan avait perdu sa main, pourquoi Joas Gold disait à qui voulait l'entendre qu'il était vidé et pourquoi ses nombreux amis, comme nous l'avons vu plus haut, souhaitaient le revoir à Paris en pleine possession de son talent qu'il devait retrouver certainement loin de Paris.

Nous avons dit quelques mots de Juana ; on sait que Jehan aimait beaucoup les femmes ; mais nous n'avons fait qu'effleurer ce sujet que nous allons examiner plus attentivement.

Lorsque le peintre Jehan s'était lancé dans la carrière, il sortait du collège et paraissait dans le monde avec une vive et ardente imagination, une intelligence d'élite, une organisation solide,

une force peu commune qu'il allait dépenser dans une lutte que peuvent seuls soutenir ceux de sa trempe.

Il n'est pas besoin de dire qu'à cet âge, avec les facultés vives de Jean Libéral, avec la liberté grande qu'il avait, ses sens devaient parler avec plus de force que chez nombre de jeunes hommes qui sont quelquefois, fort heureusement, retenus par la main paternelle encore étendue sur leur tête.

Seuls les gens qui ont *vécu* dans la grande ville, nous disons vécu dans l'acception complète du mot, car on peut habiter cinquante ans Paris sans savoir ce qui s'y passe, sans même chercher à le savoir, sans y trouver le moindre intérêt. Les gens de cette espèce sont à part, ils n'existent pas, et même ne méritent pas d'exister, ils prennent au grand soleil une place qui serait si bien occupée par d'autres ! ! ! Donc nous disons que seuls les gens qui ont vécu dans Paris savent à quels enivrements sont en butte les hommes pauvres de dix-huit à vingt-cinq ans. Comment demeurer froid au milieu du luxe effrené déployé dans cette ville, des plaisirs sans cesse renaissants inventés pour satisfaire un public blasé et toujours à la recherche

de quelque chose d'inconnu? Par quelles chaînes ces jeunes gens qui voient tant de jouissances, qu'ils envient naturellement sans pouvoir se les procurer, sont-ils donc retenus? Comment l'or étalé devant les boutiques des changeurs ne disparaît-il pas? Comment un jeune homme livré à lui-même, désireux de tous les plaisirs, enivré par tout ce qui brille, poussé par ses passions excessives, ne devient-il pas un scélérat? Voilà ce que personne ne peut expliquer. La peur des gendarmes n'est pas si grande! La religion inculquée dès le jeune âge, et dont il reste toujours quelque chose au cœur de l'homme, seule met peut-être un frein à bien des fureurs.

Quand une femme jeune, jolie, élégante, passe rapidement dans un huit-ressorts emporté par un fringant attelage; quand, à la porte d'un hôtel somptueux, des équipages armoriés amènent pour une fête les heureux de la grande ville; quand sort des restaurants de nuit une bande de viveurs ayant chacun au bras une étoile de théâtre; quand il voit ces théâtres où il ne peut pénétrer, ces étalages de vivres destinés au palais délicat de ceux qui possèdent, alors qu'il a dîné d'un morceau de pain arrosé d'eau claire, que pensez-vous que doit

se dire en lui-même ce jeune homme qui passe traînant sa misère dans les rues, ce jeune homme inconnu aujourd'hui et demain peut-être célèbre; mais qui, pour en arriver là, à ce demain, pour montrer son talent, devra lutter vingt ans contre la faim, le froid, les rivaux, ses amis et surtout lui-même, c'est-à-dire ses passions !

N'a-t-il pas comme ceux-ci une âme humaine capable d'apprécier ce qui est beau? comme ceux-là des sens qui réclament leurs droits, excités qu'ils sont par des désirs inassouvis et par suite toujours augmentés? Heureux ceux qui, dans ce cas, ont encore une mère qui leur dit : « Travaille et espère » ; une maîtresse qui partage leur malheureux sort et dans un baiser leur fait oublier bien des maux; un ami comme eux deshérité de la société, qui comme eux souffre, travaille, lutte et espère, auquel ils se confient et qui leur montre, aux jours navrants du découragement, un point resplendissant qui grandit à l'horizon, l'AVENIR !

Ne sont-ce pas des jouissances que celles-là, et des jouissances de l'âme qui valent mieux, certes, que celles de bon nombre de riches qui ne les connaissent pas? D'ailleurs peut-être que s'ils pouvaient en apprécier la valeur, ils paieraient ces

jouissances réelles et durables de leur fortune tout entière....

Donc Jehan, comme tous les jeunes gens dont les désirs ne sont pas en rapport avec la fortune, eut des commencements très difficiles. Souvent, il s'en fallut de peu qu'il ne versât dans l'ornière. A vingt et un ans, notre rapin, le plus spirituel de tous ceux quifré quentent *Reischoffen*, le *Rat-Mort* ou les cénacles des artistes, avait déjà une réputation d'esprit qui s'étendait des Batignolles à la Chapelle sur toute la ligne des boulevards extérieurs. Il était fort recherché, il ne se donnait pas une fête chez aucun peintre du quartier sans que le gentil rapin Jehan en fût.

Il habitait alors un hôtel meublé de mauvaise apparence, où on logeait à la nuit, ainsi que l'indiquait un écriteau grossièrement fait, appendu au-dessous de la lanterne portant en grosses lettres ces mots : *Grand hôtel Turenne !*

Je vous demande un peu ce que Turenne allait chercher par là.

Le grand hôtel Turenne était habité par des petits employés gagnant quatre-vingt-dix ou cent francs par mois. Chaque chambre était un bouge assez confortablement meublé cependant. Le grand

hôtel Turenne était tenu par une petite femme grassouillette qui pouvait avoir de trente-cinq à quarante ans. Mme Aymard était assez bien conservée, et quand elle revêtait une toilette élégante suivant le ton de son quartier, elle pouvait encore faire des conquêtes. D'où venait-elle? Qu'avait-elle été? Voilà ce que personne n'aurait jamais pu dire. Pourtant un de ses locataires prétendait l'avoir connue à Lyon, quinze ou vingt ans plus tôt, sous la dépendance de la police des mœurs.

Quand Jehan vint loger à l'hôtel Turenne, il eut, moyennant vingt francs par mois, qu'il oublia de payer pendant quatre mois, une chambre au troisième étage.

Cette chambre était meublée d'un lit en fer caché par des rideaux en cretonne à dessins roses à douze sous le mètre, de deux chaises de paille, d'un débris de glace, d'une table qui servait de toilette et d'un fauteuil antique et éventré laissant passer, à travers les déchirures de son étoffe poussiéreuse, des paquets d'étoupes et de crin végétal.

Nous avons dit que notre rapin ne payait pas son terme, et cela paraissait invraisemblable à tous,

car jamais, au grand jamais, personne n'était resté chez Mme Aymard deux mois, si le premier n'avait pas été payé. D'où venait donc ce revirement dans les habitudes de la patronne de l'hôtel? C'est que Mme Aymard avait remarqué le peintre. Sa belle figure, ses manières franches lui avaient plu. Rien de plus commun que ces liaisons dans les classes pauvres, où l'on voit de vieilles femmes entichées d'un jeune homme et souvent un vieillard protégeant une toute jeune fille.

Jehan avec sa jeunesse n'y regardait pas de si près. Mme Aymard avait vingt ans de plus que lui, elle aurait pu être sa mère. Qu'importe! C'était une femme, et même elle avait de beaux restes. Il répondit aux œillades qu'elle lui lança, et bientôt Jehan devint le directeur du grand hôtel Turenne; il fut tout à la fois logé dans le cœur et dans l'appartement de Mme Aymard. Inutile de dire qu'il abandonna sa chambre. Rendons-lui cette justice, car Jehan était un honnête homme, qu'il n'accepta jamais de Mme Aymard qu'elle-même, quelles que fussent les observations faites à ce sujet par sa maîtresse.

Cette liaison, la première qu'il eut, dura six mois. Un beau jour il abandonna Mme Aymard

pour une gentille petite fleuriste qu'il avait rencontrée à l'Élysée-Montmartre. Mais Jehan commençait à vendre ses tableaux; il eut des relations avec quelques journalistes qui avaient parlé de son premier envoi au Salon, et il obtint par eux ses entrées dans les coulisses des petits théâtres. Là, personne ne résista devant lui, depuis le premier sujet jusqu'à la dernière figurante. Jehan devint un vrai pacha, il eut un sérail, moins les eunuques. Mais il se lassa bien vite des femmes de théâtre, il parcourut toutes les classes de la société, petites bourgeoises, cocottes, grandes dames; il devint un don Juan au petit pied. Plus on lui résistait, plus il attaquait avec habileté, et rarement il échouait dans ses assauts. Mais après avoir parcouru bon nombre d'étapes il se lassa de ce qui successivement avait fait sa joie jusque-là, et il se donna tout entier à la courtisane.

C'est la dernière étape pour les hommes avant le mariage. Jehan courut alors, en joyeuse compagnie, les restaurants de nuit des boulevards.

Depuis une vingtaine d'années deux vices se sont montrés à l'horizon de la vie parisienne.

L'un d'eux, applicable aux femmes, a été décrit de main de maître par un écrivain habile. L'autre,

réservé aux hommes, s'est répandu dans nos mœurs avec une rapidité trop grande. Les victimes qu'il a faites depuis son apparition ne se comptent déjà plus, tant leur nombre est considérable; nous avons vu des hommes de grand talent, des artistes distingués mourir de langueur, complètement avachis, ayant la constitution ruinée par ce vice horrible, raffinement mortel de la volupté. C'est surtout parmi ceux qui *vivent* dans le monde où l'on s'amuse, les habitués des cafés et restaurants du boulevard, des bals à la mode et de certains théâtres parisiens que la contagion est répandue. Combien en avons-nous vu, et des plus solides naguère, marcher le dos courbé, la face blêmie, les yeux étincelants et entourés d'un cercle de bistre, lorsque, devenus d'abord la proie, puis la victime de ce vice, ils traînent pendant quelques mois leur misérable existence, pour finir dans d'atroces souffrances !

Jehan, comme nombre d'artistes, avait sacrifié à ce vice, et sa dernière conquête, Juana, celle pour laquelle le vicomte de Lavannes s'était tué, avait à peu près complètement ruiné l'organisation solide du peintre, qui ne pouvait déjà plus tenir un pinceau, tant ses mains tremblaient, qui n'avait plus

aucune idée, tant son cerveau était vide, qui était devenu mou et paresseux, tant le vice en question a de pesantes entraves, et auquel il fallait pendant quelques mois l'air pur de la campagne, une nourriture saine et choisie et le repos le plus absolu.

Fortin et Naud disaient quelques jours avant son départ :

— Jehan est un homme perdu, s'il ne change pas d'existence.

Et voilà pourquoi tous ses amis avaient été ravis de voir le peintre quitter la grande ville et ses plaisirs mortels pour la campagne vivifiante, au double point de vue du moral et du physique du jeune homme.

CHAPITRE XI

LES DEUX MILLE FRANCS DE DAME MARIE.

Cependant Jehan et Gaston avaient pris possession des chambres que Bardier avait mises à leur disposition, et dès le premier jour ils s'étaient senti chez eux dans la demeure hospitalière de leur ami.

Tous trois vaquaient à leurs affaires et se retrouvaient aux heures des repas dans la salle à manger, où toujours on leur servait des mets apprêtés par les soins de l'excellent cordon bleu et dont les deux Parisiens appréciaient la valeur.

Depuis leur arrivée Bardier ne se sentait pas d'aise. Il aurait désiré voir Gaston et Libéral rester chez lui éternellement. Cet homme n'avait au monde que deux passions : la table d'abord, mais en première ligne et au besoin à l'exclusion même

de la deuxième, et son amitié. Cet être sans famille s'était attaché aux deux artistes, et son affection pour eux s'était grandie de ce que ses liens s'étaient formés dans l'enfance et noués dans la séparation.

Gaston, toujours rêveur, faisait de longues promenades dans les environs. Il paraissait chercher quelque chose qui le fuyait. Souvent il s'asseyait pendant des heures entières sur un tertre dans la campagne, et ses yeux se perdaient dans le vide. Il attendait dans une étrange contemplation. La nuit même en s'étendant ne le faisait pas sortir de sa torpeur, et deux fois, Bardier et Jehan, ne le voyant pas à l'heure du dîner, inquiets, s'étaient mis à sa recherche et l'avaient trouvé assis, ne voyant, n'entendant plus rien autour de lui.

— Gaston, eh bien ! tu t'es endormi ?

— Non, répondait-il, sous l'appel de Jehan, non. Tiens, disait-il, la nuit est venue, vous m'attendez, pardonnez-moi.

Et tous trois regagnaient le logis. Bardier souffrait visiblement du malaise de son ami.

Il y avait déjà huit jours environ que les deux Parisiens étaient à X... Gaston paraissait être de plus en plus affecté. Jehan, qui n'avait pas perdu

une seconde, avait cherché, puis découvert un coin de campagne devant lequel Bardier, sans y rien comprendre, l'avait vu tomber en contemplation.

Le vrai Jehan, le Jehan artiste reparaissait enfin. Fortin et Naud, guidés par leur science et leur amitié, Joas Gold, par son avarice, avaient deviné juste : Jehan n'était plus reconnaissable. Ses belles couleurs de jadis avaient reparu sous sa peau d'une blancheur mate. Quelques jours avaient suffi pour cette transformation, cette régénération bien plutôt. Bardier était émerveillé. Joas Gold devait frémir d'aise, malgré l'éloignement, car Jehan, chaque matin au lever du jour, lorsque le soleil montait à l'horizon, éclairant d'une lueur immense toute la campagne verte et parée, partait allègrement pour le coin de paysage qu'il avait remarqué, portant sur son dos son attirail de peintre.

Depuis deux jours il travaillait à sa toile, et, chose bizarre, son talent lui revenait peu à peu ; il s'enflammait de lui-même; la muse, un instant éloignée, revenait le charmer ; il se laissait aller à ses enivrements ; il jouissait de ce bien-être étrange que ressentent tous les artistes quand ils se sentent doués et qu'ils prévoient que ce qu'ils font pourrait bien être un chef-d'œuvre. C'était

un plaisir pour Bardier, qui souvent l'accompagnait, que de regarder travailler *son grand homme*, comme il l'appelait. Il restait là des heures entières, sans bouger, sans mot dire, fumant des pipes, et quand Jehan se levait en disant gaîment :

— Je vais en *griller* une. Viens voir, cela prend tournure....

Bardier admirait de bonne foi, sans savoir, sans comprendre.

Ce que faisait alors Jehan était vraiment sublime ; en un instant il fixait par ci, par là, un clair rayon sur un fond sombre qui éblouissait l'œil ; il y avait dans la couleur une telle vérité que c'était la nature même.

Bardier avait une telle confiance aux paroles de son ami, que son tableau eût-il été une croûte détestable, il aurait soutenu devant la France artiste entière que c'était un chef-d'œuvre.

Un jour Bardier, comme d'habitude, avait accompagné Jehan. Son fusil jeté en bandoulière, il s'était promis de rapporter le soir, à dame Marie, un lièvre pour le déjeuner du lendemain.

Les deux amis avaient emporté ce qu'il fallait pour faire un repas exquis sur l'herbe, et Gas-

ton devait venir les retrouver à dix heures et demie pour déjeuner avec eux. Chacun s'était fait une fête de ce repas en plein air, au mois de septembre, sous les grands arbres, à côté d'un ruisseau qui répandait par là une délicieuse fraîcheur.

A dix heures, Bardier mit le couvert; on attendit Gaston.

Une heure se passa. Il ne vint pas. Inquiets, Bardier envoyé par Jehan apprit que le jeune écrivain était parti dès le matin, sans dire où il allait. Pierre seul l'avait vu. Dame Marie était sortie à l'aube pour aller faire des provisions à la ville voisine.

Les deux amis se tranquillisèrent, pensant que, sans doute, leur compagnon se trouverait avec eux pour le dîner; mais ce fut en vain qu'ils l'attendirent jusqu'à huit heures du soir.

Tout à coup, dame Marie entra comme une furie dans la salle à manger où se trouvaient les deux amis.

— Monsieur, dit-elle à Bardier, on m'a volée.

— Ah! bah, répondit Bardier, qui, où et quoi?

Jehan avait pâli.

— J'avais ce matin deux mille francs en or dans mon armoire, je les ai encore regardés avant de partir au marché de la ville. Je voulais même les emporter pour les confier à mon notaire, mais j'ai réfléchi que je devais être ici de retour avant qu'il fût levé, de sorte que je les ai laissés; maintenant, ils n'y sont plus.

Bardier regarda Jehan. Tous deux avaient compris.

— Rassurez-vous, dame Marie, rassurez-vous, dit Bardier atterré; vous savez que je vous ai souvent pris de l'argent quand je savais que vous en aviez pour ne pas déplacer mes fonds. Ce matin, mon ami Gaston m'a demandé deux mille francs, je ne les avais pas et je vous les ai pris pour les lui donner; le voleur, c'est moi, mais voleur probe, rassurez-vous, je vous les rendrai.

Dame Marie n'en croyait pas ses oreilles. Elle regardait son maître avec effarement. En effet, Bardier lui avait quelquefois pris cent ou deux cents francs en les lui demandant, mais jamais il n'avait eu besoin d'une aussi grosse somme et jamais surtout il ne l'avait prise lui-même. D'ailleurs, puisqu'il avait besoin de deux mille francs, comment avait-il pu savoir que ces deux

mille francs étaient dans son armoire, somme égale, juste ce qu'il lui fallait? Ses soupçons s'étaient portés sur Gaston, mais elle n'avait pas osé le dire ; la fable de son maître ne l'avait pas convaincue, mais au fait peu lui importait, pourvu qu'elle ne perdît rien.

Rassurée par ce que lui disait Bardier, elle sortit.

Restés seuls, les deux amis se regardèrent.

— Eh bien ! dit Jehan.

— Je suis navré, répondit Bardier. Pourquoi ne me les demandait-il pas plutôt que de les v.....

L'honnête garçon ne pouvait prononcer ce mot appliqué à son ami.

— Il a commis une abominable action, reprit Jehan, mais il y a des circonstances atténuantes, il est malade. L'important est de savoir ce qu'il est devenu.

— Mais comment ?

— Où se trouve la maison de jeu dont tu as parlé le jour de notre arrivée ?

— Je vais t'y conduire, mais tu crois ?...

— Je suis sûr, et fasse le ciel que nous arrivions assez tôt ! C'est le dernier coup. S'il a malheureusement perdu cette somme, il est capable de se tuer.

— Oh ! c'est horrible, courons, mais quelle terrible chose que le jeu !!!

Les deux amis sortirent. Quand ils furent dehors, Jehan reprit :

— Vois-tu, mon pauvre Bardier, il y a mille façons d'être joueur, et Gaston nous en représente l'une des plus dangereuses. Il joue, non par amour du jeu, non parce qu'il aime les émotions terribles qu'il donne ; il joue pour avoir rapidement une fortune qui lui permettra de revoir Marie. Il mourra de son amour ; pourvu qu'il ne meure pas déshonoré ! Car il est maintenant capable de tout. Unissons-nous pour le sauver.

Une demi-heure après, Bardier et Jehan pénétraient dans le repaire, sur le fronton duquel on aurait pu inscrire la phrase que Dante lut à l'entrée de l'enfer : «*Lasciate ogni speranza, voi ch'ntrate*» (Vous qui entrez laissez toute espérance).

Jehan interrogea plusieurs personnes qui ne purent lui répondre. Ils attendirent que la soirée se fût achevée, et quand tous les joueurs eurent quitté le salon, le peintre s'adressa au croupier.

— N'avez-vous pas vu ce matin un jeune homme (et il dépeignit Gaston) qui aurait joué et.....

— Si fait, interrompit le croupier, si fait, et nous préférerions qu'il ne fût pas venu.

— Pourquoi donc? dit Jehan, presque rassuré.

— Il nous emporte trente-huit mille francs !

— Ah ! et comment ?...

— C'est bien simple ; ce jeune homme est venu avec deux mille francs qu'il avait à peu près perdus quand, risquant d'un seul coup tout ce qui lui restait en disant : « Je joue ma vie avec ces cent francs, fasse Dieu que je gagne ! » il gagna ; il redoubla, gagna encore, toujours, et se retira une heure après avec trente-huit mille francs. J'avais, comme vous le voyez, raison de vous dire qu'il aurait mieux valu qu'il ne vînt pas.

Jehan remercia et quitta le salon.

— Eh bien ! fit Bardier, qu'en dis-tu ?

— Je dis que j'aimerais mieux qu'il eût perdu et l'avoir près de moi.

— Avec la somme qu'il a, il a dû repartir pour Paris.....

— Mais quoi faire ?

— Retrouver Marie.

— Mais puisqu'elle est en Italie...

— Qui sait ?

En arrivant à la maison de Bardier, celui-ci

trouva une lettre à son adresse. Bardier l'ouvrit et trouva deux mille francs avec ces mots :

« Mes amis, pardonnez-moi, je vous aime comme vous méritez de l'être, et je ne mérite pas, moi, cette affection que vous avez pour moi ; mais ne m'accablez pas, je suis fou... je veux la voir... ne fût-ce qu'un instant... je veux la voir, dussé-je mourir après ! Je pars pour Paris où je saurai si elle est en Italie et dans quelle ville ; je me mettrai à sa recherche, ne soyez pas inquiets. Je vous aime, je vous aime.

» Signé : Gaston Revert. »

CHAPITRE XII

UN HÉRITAGE INATTENDU.

Cependant, après le départ de Gaston, les deux amis reprirent l'existence qu'ils menaient depuis quelque temps. Quinze jours se passèrent sans apporter de changement à l'état des choses. On était toujours sans nouvelles du jeune écrivain. Le tableau que Jehan avait commencé avançait d'autant plus vite que le peintre se passionnait pour son œuvre, car jamais il n'en avait encore produit une semblable. Un jour, au moment où Jehan se disposait à partir, Joas Gold entra.

— Ah! ah! bonjour, maître Joas, dit-il gaîment au vieux juif; vous tenez parole, c'est bien!

— Et vous, mon cher artiste, tenez-vous la vôtre?

— Mais oui, vous verrez; venez avec moi!

Tous deux quittèrent la villa. Quand ils furent arrivés à l'endroit que Jehan copiait, il s'arrêta et dit à son compagnon :

— Maître Joas, que dites-vous de ceci? Et il montrait un coin de bois entouré d'un ruisseau qui apparaissait au premier plan, tandis qu'au loin tout une petite ville avec ses toits pointus se montrait dans la vallée en plein soleil.

Joas resta muet.

— Eh bien ! que dites-vous de cela? répéta le peintre. Parlez.

— Je dis, mon cher Jehan, je dis que si vous retrouviez le talent que vous aviez jadis, vous feriez, en copiant ce paysage, une toile qui vaudrait cinquante mille francs comme un sou.

— Je ne vous ai donc pas trompé, maître, vous gagnerez alors quarante mille francs sur celle-ci !

Et il découvrit la toile qu'il avait commencée.

Rien ne saurait peindre alors le visage de Joas Gold. Ses deux yeux étincelèrent, ses doigts crochus prirent la toile par un mouvement convulsif, il regardait successivement le paysage, la toile et Jehan ; il voulait parler, mais sa langue était paralysée.

— Eh bien! voyons! dit Jehan en riant de

l'hommage que le vieux connaisseur venait de rendre d'une façon aussi éclatante à son talent.

Joas fit un violent effort pour parler.

— Mon enfant... balbutia-t-il... mon Jehan chéri... tu es un grand artiste... viens m'embrasser !...

Jehan fut touché de ces paroles; il tendit la main au juif, ce qu'il n'avait jamais fait jusque-là.

— Mais au moins n'allez pas vous arrêter en si beau chemin. Il vous faut maintenant gagner l'Institut.

— Soyez tranquille, maître Joas, soyez tranquille; désormais je suis tout à la peinture...

— Vous savez, ajouta le vieux juif, je ne veux pas que vous croyiez que je vais réaliser sur ce tableau un gain aussi considérable. Quarante-cinq mille francs, ce serait trop beau... Cependant...

— Joas, vous allez me donner encore de l'argent... je vous vois venir... De votre aveu mon tableau vaut cinquante mille francs, vous l'avez payé trois mille, cela vous fait peur; vous craignez que désormais, puisque vous m'avez si bien *roulé* cette fois, je ne vous donne plus rien, et...

vous allez me parler de votre conscience... vieux drôle... je sais bien que vous n'en avez pas...

— Voyons, Jehan, je vais vous donner encore trois mille francs... hein! je suis rond en affaires... Qu'en dites-vous?... Trois jolis billets de mille francs!

Et sa figure prit une tout autre forme. Un nouveau masque avait été posé par le fils d'Israël.

— Trois jolis billets de mille francs, mon petit... voulez-vous?

— J'en veux sept... cela fera dix; vous gagnerez encore au moins trois fois autant que moi sur cette toile.

— Oh! dix mille francs, non, c'est trop, je ne puis!

— A votre aise, et prenez mon tableau, il vous appartient pour trois mille francs; seulement désormais vous n'aurez plus rien de moi.

— Voyons, maître, voyons, ne vous fâchez pas. Cinq mille, voulez-vous? Cinq mille...

— Joas, j'ai dit sept

— Je ne peux pas, vrai; cinq, si vous voulez, les voici.

Et le vieux portefeuille apparut.

— Allons! donnez, vieux fripon, et n'en parlons plus !

— Vous travaillerez encore pour moi ?

— Oui, mais plus à ce prix-là, hein !

— Nous verrons, nous verrons : voici cinq mille francs!

Les billets passèrent des mains du juif dans celles de l'artiste.

— Quand pourrez-vous me livrer la toile ?

— Dans deux jours elle sera terminée.

— Bien, mon excellent Jehan, bien; je viendrai la prendre chez votre ami Bardier.

— C'est cela.

Et pendant ce temps Jehan commençait à travailler.

— Quoi de nouveau à Paris ?

— Beaucoup de choses.

— Oui da ! et quelles ?

— Votre ami Théry, l'avocat, a soufflé sa maîtresse à Chammann !

— Eh! qu'a dit Chammann ?

— Rien, il en était ravi !

Jehan sourit.

— Privazac s'est battu, reprit le juif.

— Avec qui, et pour quoi?

— Avec un duc à qui, non content de donner une coiffure qui pourtant lui va fort bien, il donnait encore dans son journal de nombreux coups d'épingle.

— Et le résultat?

— Le duc a six pouces de fer dans l'épaule, il restera six mois chez lui.

— Ah! reprit Jehan, je reconnais bien là Privazac; sa maîtresse n'avait pas assez de liberté, il a voulu lui en donner.

— C'est ce que tous vos amis disent.

— C'est tout?

— Oh! que non pas.

— Qu'y a-t-il donc encore?

— Marie...

— Eh bien! dit anxieusement Jehan.

— Marie a quitté Bourgoin après lui avoir mangé près de trois cent mille francs...

— Avec qui est-elle donc?

— Avec Gaston!

— Ah! bah, elle n'était donc pas en Italie?

— Non, ce gaillard de Gaston, pour qui elle en tenait encore, à ce qu'elle dit, est revenu de son voyage un beau matin avec une somme assez rondelette, qu'il s'est procurée on ne sait comment,

et tous deux à Paris mènent en ce moment un train de prince; il y a cinq jours de cela. Gaston joue toutes les nuits un jeu d'enfer, et il gagne toujours!

— Et Bourgoin?

— Il paraît qu'il est retourné en province, dans son pays natal, où il recommence à exercer la médecine.

— En voilà des nouvelles!

— Ce n'est pas tout!

— Quoi donc encore?

— Juana.

— Eh bien! Juana?

— Elle sera ici demain!

— Pas possible, qui donc lui a dit où j'étais?

— Gaston! dans une orgie.

— Et elle vient demain?

— Oui.

Le juif lisait sur le visage de Jehan les diverses pensées qui agitaient le jeune homme; c'est pour cela qu'il avait gradué les nouvelles qu'il apportait, réservant pour la dernière celle qui concernait Juana. Joas, ayant appris que la célèbre courtisane allait courir vers son amant, tremblait pour son tableau; le juif s'était dit qu'il fallait la

devancer et faire son possible pour l'empêcher de venir.

Joas ne fut pas satisfait de son investigation, car à l'annonce de l'arrivée de Juana, la seule femme du monde qui, en ce moment-là, fût capable de donner des joies au peintre, celui-ci avait tressailli, une vive joie avait illuminé son visage. Joas se dit alors que s'il voulait gagner de grosses sommes avec les belles toiles de Jehan, il fallait absolument qu'il ne revît jamais Juana.

Depuis trois semaines, Jehan vivait dans la chasteté la plus complète. Aussi son sang bouillonnait. Par moment de vives lueurs passaient devant ses yeux, ses tempes battaient, et souvent pendant des nuits entières il souffrait de cruelles insomnies.

L'excellente et fortifiante nourriture qu'il prenait, la dépense à peu près nulle de ses forces, l'air pur, l'abstinence dans laquelle il vivait en étaient cause. Aussi sa joie fut-elle grande, lorsqu'il apprit l'arrivée de Juana, lui qui plusieurs fois avait tressailli en regardant dame Marie !

Dame Marie, qui avait au moins trente-cinq à quarante ans, qui était laide à faire peur ! Mais quoi ! C'était une femme, après tout !

Cependant l'heure du déjeuner arrivant, Jehan plia bagage ; d'ailleurs, ce jour-là, il lui eût été impossible de travailler davantage. Juana arrivait ! Cette idée le bouleversait de la tête aux pieds !

— Maître Joas, avez-vous faim ? dit Jehan.

— Mais oui, l'air de la campagne, et puis, je n'ai rien pris depuis mon départ de Paris.

— Pas possible !

— Si fait, on vend si cher dans les buffets que j'ai préféré m'abstenir.

— Vieux ladre, mais que voulez-vous donc faire de votre fortune ?

— Ma fortune, mon cher ami, vous voulez rire, mais je suis plus pauvre que mon ancêtre Job !

— Avant ou après le fumier ?

— Après, naturellement.

— Eh bien ! donc, allons déjeuner.

Ce jour-là, Bardier avait fait préparer un déjeuner meilleur encore que de coutume. Il avait reçu de Paris des provisions succulentes, et il s'était promis de s'offrir un de ces repas pantagruéliques comme il s'en faisait chez lui de temps à autre, malgré les recommandations de son médecin, qui l'avait prévenu qu'un jour ou l'autre il y resterait

Le repas dura quatre heures. Quand on sortit de table, Bardier était rouge pourpre. On passa dans le jardin pour prendre le café et les liqueurs, et fumer un cigare.

— Pardieu, monsieur Gold, dit Bardier au juif, vous êtes un fin gourmet, et c'est plaisir de vous traiter. Vous êtes connaisseur en vins, comme je le suis moi-même.

— Oh! répliqua Joas, je vends aussi des vins, j'en ai de toutes les provenances et de toutes les bonnes années.

— Vraiment, fit Bardier, dont les yeux brillèrent, vraiment. Eh bien! je parie que j'en ai de meilleurs que vous.

— Je ne crois pas, car ma cave est une des meilleures que je connaisse, et j'en connais beaucoup.

— Dites donc, Joas, interrompit Jehan, est-ce que Job avait une cave comme la vôtre?

— Oh! farceur, dit en riant Joas, mais ces vins que j'ai ne sont pas à moi, je représente les premières maisons de Bourgogne et du Bordelais voilà comment...

— Eh bien! mons Joas, reprit Bardier, puisque nous n'avons pas encore pris le café, je vais

aller vous chercher une bouteille de Volnay-Santenot ; vous me direz de quelle année elle est et comment vous trouvez cela, attendez....

Et Bardier, quittant ses amis, descendit incontinent à la cave.

Cependant dame Marie apportait deux lettres pour Jehan.

— Vous permettez, cher ami.

— Faites, répondit Joas.

Jehan ouvrit ses lettres. L'une était de Gaston et contenait ces mots :

« Mon cher Jehan, — J'ai retrouvé Marie. Elle m'aime toujours, moi j'en suis fou. Mais pour continuer à vivre avec elle ici désormais, avec les idées de luxe qu'elle a maintenant, il me faut beaucoup d'argent, il me faudrait dix mille francs; j'irai les jouer, j'ai un moyen infaillible de gain, et je les lui renverrai dès que j'aurai gagné.

« Je compte sur toi.

« Signé : Gaston Revert. »

— Il est fou, pensa Jehan; pourquoi est-il parti?

Il faut absolument que je retourne à Paris pour l'arracher à cette femme.

L'autre lettre était de Juana.

« Mon cher Jehan, — Tu m'as lâchée, mais je t'aime toujours. Je sais enfin où tu es, je crois que tu as besoin de moi, et j'accours ; je serai à X*** après-demain sans faute. »

Signé : JUANA

— Que disiez-vous donc, Joas, voici une lettre de Juana qui m'annonce qu'elle ne sera ici qu'après-demain.

— Ah ! elle s'est ravisée, ou bien, répondit Joas en clignant de l'œil, elle aura été retenue par une cause... sérieuse !

— Mais que fait donc Bardier ? Il me semble qu'il reste bien longtemps pour apporter cette fameuse bouteille. Oh ! là, dame Marie, voyez donc ce que fait votre maître à la cave.

Dame Marie revint quelques secondes après.

— Eh bien !

— Ma foi, monsieur, j'ai peur, dit-elle, j'ai appelé, il ne répond pas. Je crains un malheur.

— Ah ! c'est étrange, en effet....

Et Jehan se dirigea à son tour vers la cave, et muni d'une lumière, il descendit. Joas et dame Marie attendaient à l'entrée. Jehan suivit les coins et recoins nombreux de la cave ; il appela, mais personne ne répondit. La cave était glaciale. Jehan venant du dehors tremblait de tous ses membres. Soudain, il poussa un cri. Il venait de voir Bardier étendu sur la terre battue de la cave, tenant une bouteille entre ses mains crispées. Au cri qu'il poussa, Joas et dame Marie accoururent et aidèrent Jehan à monter le cadavre, car Bardier avait succombé, comme le constata le médecin, à une apoplexie foudroyante, produite par une indigestion et surtout par la transition trop rapide de la température chaude du dehors à celle de la cave.

Le chagrin que ressentit Jehan de la mort prématurée de son ami fut immense. Avec Gaston, Bardier, comme nous l'avons dit, résumait tout au monde par l'artiste. Dame Marie était atterrée. Cependant elle pensait moins à sa douleur, qui pourtant paraissait fort grande, qu'à l'héritage du bonhomme. Qu'avait-il bien pu lui laisser ? L'arrivée des deux Parisiens, dont elle ignorait l'exis-

tence deux mois auparavant, avait considérablement diminué son zèle. Que venaient-il faire à X... ? Jusqu'à quel point son maître était-il lié avec eux ? Telles étaient les questions que la vieille cuisinière se faisait en son for. Et quand elle eut appris que les deux jeunes gens formaient en ce monde toutes les affections de Bardier, elle avait maudit le sort qui lui donnait des concurrents sérieux après dix années d'espérance. Elle appelait Gaston et Jehan des voleurs d'héritages. Elle aurait voulu les voir à tous les diables. L'incartade de Gaston l'avait comblée de joie et elle souhaitait fort que Jehan inquiet de son ami allât le retrouver. Comme elle aurait alors endoctriné Bardier avec sa gourmandise. Comme elle n'aurait préparé pour ses repas que des mets communs jusqu'à ce qu'elle l'eût décidé à faire un testament en sa faveur. Elle s'était dressé un plan de conduite qu'elle comptait mettre à exécution dès que ce peintre maudit aurait déguerpi. Quelle fête elle se préparait et comme elle allait se venger de tout ce qu'elle avait souffert ! Voilà que l'échafaudage savamment élevé s'écroulait par suite du décès de Bardier ! Qu'allait-il se passer ? Évidemment, pensait-elle, ce peintre parisien et le voleur

de mes deux mille francs doivent hériter de mon maître, qui m'aura seulement laissé quelque rente viagère ! Ah ! maudit soit le jour où ces deux gredins sont venus ici ! Nous étions si heureux ! D'abord, mon brave, mon excellent maître ne serait pas mort ! Ce sont ces Parisiens qui l'ont tué ! Tout a été bouleversé ici pour eux, tout ! Enfin nous verrons bien.

Cependant le lendemain il fallut enterrer Bardier. Jehan était seul pour penser à tout, car Joas Gold avait disparu. Le peintre ayant envoyé une dépêche à Gaston pensait que celui-ci, malgré Marie, ne pourrait se dispenser de venir, mais il l'attendit en vain. La veille, dans tout le village voisin on avait appris la mort de *Loù Gourmën*, et le lendemain, à dix heures du matin, heure fixée pour la cérémonie, tous les paysans arrivaient.

C'est une magnifique cérémonie qu'un enterrement dans un village, cérémonie simple et touchante. On estimait beaucoup Bardier dans le pays pour les services qu'il rendait à chacun.

Dès l'aube, à quatre heures du matin, tous les habitants de X... partaient aux champs. On pouvait les voir par bandes joyeuses, leurs outils sur

l'épaule, se rendre à leur travail. X... est un joli petit village situé au bas d'une colline assez élevée sur le penchant de laquelle était bâtie la villa de Bardier. Un ruisseau presque toujours à sec passe dans tout le village. Les habitants, pauvres pour la plupart, n'ont qu'une maison couverte en chaume, composée d'un rez-de-chaussée et d'un grenier. L'intérieur de chaque chaumière se compose invariablement de quatre chaises en bois et d'une multitude d'escabeaux grossièrement faits, d'une table, d'une horloge, d'une immense armoire en bois peint dans laquelle tient à l'aise tout le linge de la famille, et de deux alcôves blanchies à la chaux et dont le lit est caché par des rideaux mi-partie rouge et violet. Un étranger qui serait venu à X... ce jour-là eût été surpris à neuf heures et demie d'entendre la cloche de l'église tinter d'une façon lugubre. Cette cloche sonnant le glas funèbre pendant que le soleil étincelait, que la nature semblait être toute en joie, que les oiseaux chantaient gaîment en voletant d'arbre en arbre, avait quelque chose d'étrange, d'inattendu, qui malgré soi commandait le respect et vous rendait sérieux, quelque envie que vous eussiez de ne pas l'être.

L'étranger n'eût pas été moins étonné de voir tous les paysans revenir au logis et s'y enfermer sans mot dire, pour en ressortir une demi-heure après, ayant revêtu leurs habits de cérémonie, consistant en costumes de formes bizarres, habits encore neufs, gardant des plis courant sur l'étoffe, et indiquant que ces vêtements rangés avec ordre dans l'armoire de famille n'en sortent que dans les grands jours. Des jeunes gens apparaissaient avec une redingote ayant servi à leur père pour ses noces et précieusement transmise encore neuve par héritage. Rien surtout de plus bizarre que l'assemblage des chapeaux. Il y en avait de hauts, de bas ; les uns aux larges ailes, les autres n'en ayant pas du tout; ceux-ci rougis, non par l'usage, mais par le temps ; ceux-là, luisants par devant et brossés à l'envers par derrière.

Tous ces braves paysans, bien brossés, bien propres, rasés, peignés pour la circonstance, leurs femmes, leurs filles, leurs sœurs en noir également, montaient en silence la route passant devant chez Bardier, pendant que la cloche tintait sans interruption.

Le village, si animé d'ordinaire, paraissait

mort. Sur la lisière du pays, des ouvriers travaillaient à la construction d'une maison. Étrangers à la contrée et n'en connaissant pas les usages ils continuaient leur travail, surpris de ce qui se passait. le propriétaire de cette maison se rendant à la villa les aperçut, et, d'un ton bref :

— Eh ! là-bas, descendez, cria-t-il.

— Mais....

— Descendez, on ne travaille pas dans le village quand un enterrement va passer dans ses rues ! Descendez.

En effet, le respect de la mort est poussé, dans certaines provinces de France, au dernier degré. Il est d'usage de cesser tout travail depuis le moment où retentissent les premiers appels de la cloche jusqu'au moment où le cercueil d'un habitant du village est descendu dans la fosse. Sur la grande place, où se voyait une fontaine-lavoir, les femmes s'étaient retirées en emportant le linge qu'elles blanchissaient. On aurait vainement cherché dans tout le pays un seul travailleur. Ceux-mêmes qui, par suite d'une de ces haines souvent puisées dans un sentiment ridicule et pour une cause frivole, comme il s'en trouve bon nombre

dans les villages, ne devaient point assister au convoi du défunt, demeuraient au logis sans bouger, sans soulever un coin de rideau pour voir passer le cortège, ayant arrêté autour de leur maison tout mouvement de nature à manquer en quelque façon que ce fût au respect de la mort.

Rien de plus touchant que cette vieille coutume, et nous croyons que ceux qui n'ont jamais assisté à une cérémonie de ce genre en seraient fort agréablement surpris.

Le cercueil avait été couvert d'un drap en velours noir, usé, rougi, rapiécé, coupé par une croix d'argent terni, et placé sur deux chaises au seuil de la villa. Sur une troisième chaise se trouvaient un christ en cuivre; un bôl en terre peinte de vives couleurs, rempli d'eau bénite, que chaque survenant, après un signe de croix, jetait sur le cercueil avec une branche de buis, et enfin un chandelier en cuivre dans lequel brûlait une bougie.

A dix heures moins le quart, la cloche tinta plus fortement, le vent apportait chaque tintement du côté de la ville, et l'écho de la vallée le répétait fidèlement. On vit alors apparaître le curé du village couvert de ses vêtements sacerdotaux,

une chape en velours noir, aussi rougi, aussi flétri que celui du drap mortuaire, le dos coupé également par une croix en fil d'argent. Un enfant de chœur portant une croix de cuivre et un bassin plein d'eau bénite, et le maître d'école, remplissant les fonctions multiples de chantre et de sacristain, accompagnaient le prêtre.

Cependant une vieille femme, la servante du curé, apportait deux bâtons et des cierges.

Le prêtre prit le goupillon et aspergea le drap en disant le *De profundis*. Chaque verset de cette prière était psalmodié d'une façon que rendaient plus lugubre encore le soleil éblouissant et l'air de fête de la nature.

— *Requiem æternam dona eis, Domine!* fit le prêtre.

— *Et lux perpetua luceat eis*, répondit le maître d'école.

— *Requiescant in pace!*

— *Amen.*

Quatre hommes choisis parmi les assistants, car les porteurs n'existent pas dans les villages, non plus que les fossoyeurs, encore une coutume touchante qui fait rendre les derniers devoirs aux défunts non à des mains mercenaires, mais à des

amis du mort. Donc quatre hommes, prenant les bâtons apportés par la servante, les passèrent sous la bière et le cortège se mit en marche pendant que le maître d'école chantait :

— *Miserere mei, Deus, secundum magnam misericordiam tuam.*

Jehan, conduisant le deuil, marchait derrière le cercueil. On arriva à l'église, pauvre petite maison sans aucun ornement, dont les murs tenaient debout par un miracle d'équilibre, et dont les pierres disjointes formaient d'immenses lézardes, au dedans desquelles poussaient des végétations sauvages. Le cimetière, assez bien entretenu, contient quelques rares monuments et entoure l'église, à laquelle se trouve adossé le presbytère.

On entra dans l'église. Qu'on est loin alors du luxe déployé dans certaines paroisses parisiennes, où la maison de Dieu est devenue un salon richement meublé, où il semble que se réunissent une foule d'idolâtres venant adorer des dieux de marbre rare, d'argent ou d'or, enrichis de pierreries. Là, rien de ce faste, une simplicité telle qu'elle devrait exister partout dans les temples divins. Des murs blanchis à la chaux. Un chemin de croix en pierre sculptée. Aucune toile, aucune

sculpture. Une chaire en chêne. Un autel orné, par la main des filles du pays, de mousseline brodée et de rubans. Au-dessus du tabernacle se dressaient six chandeliers en cuivre désargenté, séparés l'un de l'autre par des vases en porcelaine peinte, remplis de fleurs communes en papier. Les vases sacrés seuls étaient en or. Bardier en avait fait don à l'église.

Tous les paysans prirent place sur des bancs de chêne symétriquement placés dans l'église. Le cercueil fut déposé devant la grille du chœur et la messe commença pendant que le bedeau, cumulant cette fonction avec celle de débitant de tabac, tirait à l'entrée de l'église un câble qui mettait en branle la cloche de la paroisse, qui continuait à tinter sans interruption pendant que le prêtre commençait à dire la messe :

— *Requiem æternam dona eis, Domine,* etc.

Le maître d'école chantait d'une voix stridente et fausse, à faire fuir un dilettante, pendant que l'office s'achevait et que les assistants recueillis suivaient leur messe avec une dévotion qu'on voit rarement dans les grandes villes.

L'office terminé, chaque assistant vint à l'*Offerte*, le prêtre fit baiser une croix ren-

fermant des reliques et chacun laissa tomber son offrande dans la coupe d'argent que tenait l'enfant de chœur, après quoi le prêtre se rendit auprès du cercueil et dit :

— *Non intres in judicium cum servo tuo*, *Domine*, etc.

Puis, quand les prières d'usage furent récitées et chantées, pendant que la cloche tintait de plus belle, le cortège se reforma.

— *In paradisum deducant te Angeli : in tuo adventu*, etc., reprit le prêtre.

Et on entra dans le cimetière.

Les quatre porteurs descendirent la bière dans la fosse fraîchement creusée, et le curé jeta sur le cercueil la première pelletée de terre qui rendit en tombant ce son lamentable qui vous produit toujours une si profonde impression.

La cérémonie terminée chacun se retira et tous les hommes, y compris bedeau, porteurs, fossoyeur, maître d'école, enfant de chœur, regagnèrent la demeure du défunt, où dame Marie, selon l'habitude, avait préparé le déjeuner. Jehan se laissait faire. Il ne comprenait rien à tout ce qui se passait, mais c'était l'usage, il le trouvait touchant et s'y conformait avec plaisir en voyant com-

bien chacun prenait sa part d'un malheur qui pourtant ne le frappait pas directement.

Quand le repas fut fini, le plus âgé parmi les assistants se leva et récita à voix haute le *De profundis*, et quand cette prière fut faite tous se levèrent et d'une seule voix :

— *Requiescat in pace* pour le défunt! dirent-ils naïvement.

Après quoi, tous saluèrent Jehan et le laissèrent ébahi de ce qu'il venait de voir et d'entendre, profondément remué par ces mœurs touchantes dont on se doute si peu à Paris.

Une heure après, le village avait repris son aspect accoutumé. Les paysans en costume de travail reprenaient leur besogne dans les champs, le soleil étincelait de plus en plus. La nature belle et parée se montrait avec tout son éclat sous les rayons ardents, et les ouvriers de la maison en construction chantaient gaiement en travaillant quelque vieux refrain populaire qui se perdait au ciel, au milieu des mille voix de la nature qui célébraient le beau temps par une chaude journée d'automne.

A peine les paysans avaient-ils quitté la demeure de Bardier, que le notaire de la ville voisine entra.

— Monsieur Jean Libéral ? demanda-t-il.

— C'est moi, monsieur, répondit le peintre.

— Informé par la rumeur publique de la mort de M. Bardier, commença le notaire d'une voix grave....

— Excusez-moi, monsieur, interrompit Jehan, mais je ne connaissais ici que mon pauvre ami Bardier, je n'ai pu....

— Ne vous excusez pas, monsieur, vous l'étiez d'avance. Ayant appris la mort de M. Bardier, j'ai présenté le testament olographe qu'il avait déposé chez moi à M. le président du tribunal de première instance, et commis par lui, je suis venu vous remettre un inventaire général de ce qu'il possédait, car vous êtes son exécuteur testamentaire et l'un de ses héritiers. D'ailleurs voici la pièce...

Et le notaire tira de la serviette de cuir qu'il portait, un acte qu'il lut.

— « Je nomme Jean Libéral dit Jehan, peintre à Paris, mon exécuteur testamentaire....

— Monsieur....

— Écoutez, reprit le magistrat : « Je lègue ma fortune tout entière à mes deux amis Jean Libéral et Gaston Revert, moins une somme de deux

mille francs que je donne à M. le curé de X..., pour qu'il fasse restaurer son église, moins cinq cents francs pour les pauvres de la commune, et moins dix mille francs que je lègue à dame Marie ma servante, pour la remercier de ses bons services. J'ajoute qu'au cas où mes deux amis mourraient sans famille, ils laisseraient ma villa et tout ce qu'elle contient à la même dame Marie, ainsi qu'une somme de cent mille francs, sans préjudice des dix mille qu'elle aura déjà reçus. Le reste sera donné à la commune de X... pour son entretien.

» Mon ami Jean Libéral est chargé de l'exécution de mes dernières volontés. Je désire que ma villa ne soit pas vendue, afin qu'elle puisse revenir à dame Marie au cas où mes deux amis viendraient à mourir. Je veux qu'elle soit laissée dans l'état où elle est et que Gaston vienne l'habiter s'il est malheureux.

» Signé : Bardier. »

A peine cette lecture était-elle achevée qu'on entendit un cri derrière la porte du salon ; Jehan se leva et aperçut dame Marie étendue évanouie

sur le seuil ; son évanouissement était causé par le renversement de toutes ses espérances, elle avait écouté derrière la porte et appris qu'elle se trouvait dépouillée d'un bien qu'elle considérait deux mois auparavant comme acquis d'ores et déjà.

CHAPITRE XIII.

LA DERNIÈRE PASSION DU PEINTRE JEHAN.

Le lendemain Jehan vit revenir Joas Gold.

— Eh bien ! dit-il..., votre malheureux ami vous laisse, dit-on, une jolie fortune ?

— Oui, le pauvre garçon nous donne tout ce qu'il avait à Gaston et à moi.

— Et cette fortune se monte, disent les paysans, à deux ou trois cent mille francs, C'est un joli denier.

— Ah ! Joas, que j'aimerais mieux qu'il fût là !

— Tout de bon, monsieur Jehan, je comprends cela, mais, somme toute, vous y gagnez cent cinquante mille francs ; c'est gentil, cela.

— Oui ; mais, dit Jehan écœuré, parlons d'autre chose, s'il vous plaît. Vous venez chercher votre

tableau, je vais vous le remettre, mais j'y mets une condition...

— Laquelle ?

— Je veux qu'il prenne place au prochain Salon, que vous le vendiez ou non.

— C'est entendu. Vous n'avez aucune nouvelle de Gaston.

— Aucune, et j'en suis fort peiné.

— Et de Juana ?

— Aucune, non plus, je n'ai pas eu le temps d'y penser hier, et pourtant... mais, n'était-ce pas ce matin qu'elle devait être ici ?

— Précisément.

— Encore un retard, sans doute.

— Oui, dit Joas, mais est-ce que vous allez demeurer ici longtemps encore. Je l'espère pour vous, pour votre santé, pour l'art.

— Je dois demeurer encore une semaine au moins pour arranger mes affaires, mais sitôt qu'elles seront faites, je partirai ; cette maison que je trouvais charmante, me fait horreur aujourd'hui que mon pauvre ami n'y est plus.

— Je pars ce soir, moi, dit Joas ; est-ce que vous avez des commissions pour Paris ?

— Oui, si vous voyez Gaston, et tâchez de

le voir, dites-lui ce que vous savez et que je l'attends.

— Et rien pour Juana ?

— Puisqu'elle vient !

— Et si elle ne venait pas ?

— J'irai la retrouver....

— Vous avez tort !

— Mais.... Joas....?

— Vous avez tort, vous vous perdez !

— Qu'importe ?

— Et l'art !

— Fiez-vous-en à moi, maître Joas !

Et les deux hommes se séparèrent.

C'est en vain que Jehan attendit Juana, car voici ce qui s'était passé : Joas, ravi de la somme qu'il gagnait sur la magnifique toile du peintre, avait voulu qu'il en produisît une seconde, et il espérait que le talent de l'artiste revenu, celui-ci se remettrait volontiers à l'œuvre. Seulement, le danger, c'était Juana ! Que la célèbre courtisane le retrouvât, et c'en était fait de Jehan. Joas connaissait suffisamment la vie pour savoir que lorsqu'une femme galante a jeté son dévolu sur un homme avec une véritable passion au cœur, il est aussi difficile de la faire renoncer à ses projets

sur cet homme que d'arracher ses petits à une tigresse. Aussi, quoiqu'il le pût, n'avait-il rien tenté sur elle à Paris.

Le matin même Joas était à la gare, où Juana devait descendre pour venir chez Jehan, et, en la voyant, il s'était écrié :

— Te voilà, ma toute belle, tu viens trop tard, l'oiseau s'est envolé !

— Allons donc !

— Parfaitement, et même, avait-il ajouté, le gueux, sans finir mon tableau ! Je perds les dix mille francs que je lui ai avancés ! Ils n'en font jamais d'autres...

— Mais où est-il alors ?

— A Paris.

— Pas possible !

— Parti d'hier soir...., pour te fuir....

— Me fuir ? dit Juana avec un accent de rage folle, me fuir, allons, vous êtes fou, mon vieux.... Je sais bien qu'il ne peut se passer de moi....

— Cependant, il est parti, reprit le juif avec un air narquois et montrant un employé de la gare, à qui il avait remis cent francs pour dire comme lui, demandez à monsieur...

— Oui, madame, répondit l'employé, M. Jehan

le peintre est passé ici hier soir partant pour Paris. Je l'ai vu avec un de ses amis qui l'accompagnait.

— Parti, c'est donc vrai ! dit la fille atterrée.

— La preuve, riposta Joas, comme dernier argument, c'est que je pars dans l'après-midi pour aller le retrouver. J'ai ébauché ici une affaire que je veux finir, sans quoi je prendrais le train qui passe dans une demi-heure?...

Juana ne l'écoutait pas. Elle réfléchissait. Elle n'entendit que les dernières paroles qu'il prononça.

— Dans une demi-heure? dit-elle.

— Oui, madame, reprit l'employé, dans une demi-heure il passe ici un train express pour Paris.

— Je le prendrai donc, et je me vengerai.

Joas n'avait eu garde de la quitter et n'était venu voir Jehan qu'après avoir installé Juana dans le train qui la ramenait à Paris.

Chemin faisant, le vieux juif s'applaudissait de son *truc*, comme il disait.

En homme habile, il s'était dit qu'avec une femme de la force de Juana, il fallait user d'un moyen simple et rapide. Il avait imaginé celui-

là, qui réussit grâce à son extrême simplicité. Juana regagnait Paris, complètement dupée par Joas. Le tour était bien joué. L'artiste ne verrait pas la femme qui pouvait tuer son talent revenu. Le juif était en droit d'espérer qu'il gagnerait encore quelques billets de banque avec Jehan.

Après son entretien avec l'artiste, le juif s'était dit: Maintenant, tout est sauf; à Paris, je veillerai!

Resté seul, Jehan s'ennuyait à périr dans ce village. Il ne pouvait travailler ; il souffrait horriblement. Les pensées qui hantaient son esprit avant la mort de Bardier revenaient, décuplées de violence par l'attente de Juana. Le peintre s'était fait une joie de l'arrivée de sa belle maîtresse qui ne venait pas.

Le jour encore il était assez calme ; mais la nuit il ne pouvait dormir.

Dame Marie le soignait avec un zèle que rien n'affaiblissait ; elle voyait en lui le possesseur de la fortune de son ancien maître, elle rêvait de s'attacher à lui par ses soins, et de faire qu'il ne pût se passer d'elle.

Jehan recevait les soins qu'elle lui prodiguait avec une complète indifférence, et pourtant, ja-

mais il n'avait rencontré pareil dévouement. On peut se servir de ce mot, bien que ce prétendu dévouement ne fût basé que sur l'intérêt.

Quelques jours se passèrent. Les lenteurs que les gens de justice mettent dans la moindre affaire retardaient son départ, ce dont il était visiblement affecté.

Un soir, Jehan s'ennuyait plus que de coutume ; il fumait un cigare dans le petit salon où il était assis sur une causeuse, pendant que dame Marie lui lisait à haute voir le *Figaro*, qui arrivait chaque soir à X....

Tout à coup Jehan, qui depuis un instant la regardait, s'écria :

— Quel âge avez-vous donc, dame Marie ?

— Trente-neuf ans, monsieur, pourquoi ?...

— Savez-vous, reprit le peintre, sans se gêner avec la servante, que vous êtes encore fort bien ! Pourquoi donc ne vous mariez-vous pas ?

— Oh ! dit-elle, sans savoir où Jehan voulait en venir, je n'ai pas encore rencontré l'homme qu'il me fallait.

— Ah ! dit Jehan.

Et il retomba dans sa rêverie, pendant que dame Marie continuait la lecture.

Soudain... les yeux du peintre s'allumèrent... ses doigts tremblèrent... dame Marie fut effrayée. Il se leva et marcha dans le salon en proie à une agitation fébrile.

— Je me sens mal... je vais me coucher... Puis il ajouta brutalement : Venez me préparer ma chambre.

— Tout de suite, répondit doucement Marie, qui ne comprenait rien à ce qui se passait.

Et tous deux montèrent au premier.

Pierre, le domestique, couchait dans la remise située, comme nous l'avons dit, hors de la villa.

Quand ils furent arrivés, dame Marie découvrit le lit de Jehan, pendant que celui-ci, sans qu'elle s'en aperçût, fermait la porte à double tour et mettait la clef dans sa poche.

— Mais qu'avez-vous donc, monsieur ? fit-elle.

— Rien, répondit-il d'une voix qui tremblait.

Et, souriant, il s'approcha.

Effrayée, dame Marie recula.

— Savez-vous que vous avez une jolie taille, dit-il en passant son bras autour du corps de la servante.

— Mais.....

— Et un opulent corsage, ajouta-t-il en y portant les mains et en le dégrafant.

— Mais... dit-elle de nouveau.

Et, se dirigeant vers la porte, elle voulut l'ouvrir.

— Inutile, dit le peintre extrêmement surexcité, elle est fermée, ma jolie colombe.

Et il avançait toujours vers elle.

Il la prit dans ses bras et lui appliqua un vigoureux et brûlant baiser sous lequel, tant la passion arrivée à son dernier degré chez Jehan se communiquait avec force, elle tressaillit malgré elle.

Cependant, une lueur venait de se montrer dans son cerveau, lueur subite, mais éblouissante. Tiens, tiens, se dit-elle en son for, sans réfléchir que Jehan se désavouerait le lendemain, tiens, tiens, mais...

Et elle n'opposa plus qu'une faible résistance aux désirs du jeune homme. Elle le laissa faire en se défendant mollement.

Jehan ne se connaissait plus. Sa chair excitée tremblait... ses yeux lançaient des éclairs... il avait les lèvres humides et froides... ses mains

brûlaient... ses tempes battaient violemment... il paraissait être en délire. Dame Marie ne perdait pas un seul de ses mouvements. Soudain elle se trouva presque nue... A l'aspect de sa chair, Jehan ne se connut plus. Il acheva de la dévêtir, et, la prenant entre ses bras avec une force décuplée par la passion, il la porta sur son lit.

Elle lui rendit les baisers ardents qu'il lui donnait, et bientôt, vaincue elle-même, elle s'abandonna complètement.

Cependant Jehan n'était plus un homme, mais une bête brute.

Le paysan stupide qui prend une femme, la nuit, en rase campagne, n'est pas plus fou que ne l'était le peintre.

Sa passion vive, contenue, débordait comme un torrent impétueux enflé par la fonte des neiges et qui brise tout à coup ses digues impuissantes.

Tout à coup, au moment où son délire brûlant arrivait à son apogée, il poussa un grand cri et roula comme une masse sur son lit.

Une écume sanglante souillait ses lèvres, ses yeux étaient effroyablement ouverts; il dit encore : « Ah ! mon Dieu ! » et resta sans mouvement.

Dame Marie, stupéfaite, chercha la clef de la chambre, ouvrit la porte, après avoir fait disparaître toutes traces de ce qui venait de se passer, et appela « : Au secours ! »

A ses cris, Pierre accourut. Il alla chercher un médecin, qui ne put que constater la mort.

Comme Bardier avait succombé aux suites de sa gourmandise, Jean Libéral était mort dans les bras d'une femme. Chacun des deux amis se trouvait ainsi frappé par où il avait péché....

ÉPILOGUE

Deux mois après, on lisait dans les *Faits divers* d'un grand journal parisien :

LE CRIME DE NEUILLY

« Complétons les renseignements donnés par » nous, hier, sur l'assassinat de Neuilly.

» Le cadavre du jeune homme, porté à la Mor- » gue, a été reconnu ce matin. C'est un de nos » confrères, nommé Gaston Revert, dont les chro- » niques dans *le*... étaient jadis fort goûtées.

» De l'instruction commencée il résulte que » notre ex-confrère avait passé la soirée d'avant- » hier dans un cercle et qu'il y avait gagné une » très grosse somme qu'on n'a pas retrouvée sur » lui.

» On suppose que cette somme lui a été volée » par son assassin, qu'on croit être son adver- » saire au jeu, commis dans une de nos grandes » administrations et qui aurait, dit-on, risqué et » perdu une somme considérable dont il avait, la » veille, opéré le recouvrement.

» La police est sur sa trace.

» A demain de nouveaux détails ! »

*
* *

Plus loin, sous la rubrique : *Échos de partout :*

« Mademoiselle Juana, dont le nom a déjà plu- » sieurs fois paru dans nos colonnes, lors du sui- » cide du vicomte Frédéric de Lavannes, a dû » quitter hier la France, à la suite d'une plainte » déposée contre elle par M. le duc de Y....

» La célèbre courtisane aurait à peu près ruiné » le jeune marquis de Y....

» La belle Juana, dont on ne verra plus le ma- » gnifique attelage revenir, les jours de courses, » de Longchamps, aurait, dit-on, traversé la » Manche.

» La vente de son mobilier, de ses diamants,

» de ses toilettes, de ses chevaux et voitures, aura » lieu prochainement à l'hôtel Drouot.

» Nous annoncerons cette vente, qui sera cer- » tainement l'une des plus curieuses de l'an- » née. »

Marie, la maîtresse de Gaston Revert, vient d'entrer au théâtre *des*..., grâce à la recommandation de son protecteur actuel, un riche Anglais, lord S....

Ses débuts doivent avoir lieu prochainement dans une pièce que deux auteurs en vogue écrivent spécialement pour elle.

Le docteur Bourgoin, retiré dans son pays, a été nommé médecin en chef de l'hôpital de L.... Il doit, dit-on, prochainement épouser une riche veuve, propriétaire du *château des Abeilles*, une des plus belles terres de la contrée.

Dame Marie, mise en possession de l'héritage de son ancien maître, par la double mort de Jehan

et de Gaston, doit prochainement épouser un capitaine d'infanterie en retraite qui s'est, dit-on, épris de ses charmes et qui l'adore. Dame Marie est aujourd'hui l'une des plus riches propriétaires du département; elle habite la villa de Bardier, et, quand elle sera mariée, elle a, dit-on, l'intention de venir passer chaque année, à Paris, les six mois de la mauvaise saison.

Joas Gold, le vieux juif, apprenant par Privazac la mort de Jehan, s'est écrié :

— Sapristi ! j'ai fait une bêtise, j'ai perdu cinq mille francs.... Ce peintre maudit ne produira plus rien !

FIN

TABLE DES CHAPITRES

PARIS. — IMPRIMERIE MOTTEROZ

31, rue du Dragon.

GETTY RESEARCH INSTITUTE
3 3125 01498 3171



PETITE BIBLIOTHÈQUE DRAMATIQUE

Publiée avec Notices et Notes

PAR

GEORGES D'HEYLLI

Cette Collection comprendra les Œuvres choisies des principaux écrivains dramatiques du second ordre du dix-septième au dix-neuvième siècle.

Chaque volume est accompagné d'un portrait gravé à l'eau-forte par M. Ad. Lalauze.

Chaque volume se vend six francs

ONT DÉJA PARU DANS CETTE COLLECTION :

Théâtre de Marivaux, 1 vol. in-18 elzévirien. . . . . 6 fr.
Théâtre de Sedaine, 1 vol. in-18 elzévirien. . . . . 6 fr.
Théâtre de Le Sage, 1 vol. in-18 elzévirien. . . . . 6 fr.

D'autres volumes sont actuellement en préparation ou sous presse.

Cette nouvelle collection, publiée sous la direction de M. Georges d'Heylli, a sa place marquée dans la bibliothèque de tous les bibliophiles. Le texte est collationné avec le plus grand soin sur les éditions originales. Chaque volume est tiré sur papier de Hollande et cent exemplaires sur papier teinté. Il est réservé quelques exemplaires sur papier de Chine pour les amateurs.

Régnier, Sociétaire de la Comédie-Française, notice par Georges d'Heylli, 1 vol. in-18, avec portrait à l'eau-forte. . . . . 5 fr.

Bressant, Sociétaire retiré de la Comédie-Française, notice par Georges d'Heylli, 1. vol in-18 jésus, avec portrait à l'eau-forte : . . . . 2 fr.

BIBLIOTHÈQUE DES BAINS DE MER

à 1 franc le volume

EN VENTE

Un Officier royaliste au service de la République, par Alfred de Besancenet, in-18 jésus . . . . 1 vol.

Un amour de grande dame, par Alfred de Besancenet, nouvelle édition. . . . . 1 vol.

La Grande Falaise (1785-1789), par Albert Sorel, nouvelle édition. . . . . 1 vol.

Le docteur Egra, par Albert Sorel, nouvelle édition. . . . . 1 vol.

Le Mari de la vieille (Étude de mœurs), par Gabriel Prévost, nouvelle édition. . . . . 1 vol.

Une femme à bord, par René de Maricourt, nouvelle édition.. . . . 1 vol.

Un détournement de mineure, par Paul Timon, quatrième édition. 1 vol.

Les indiscrétions du prince Svanine, par S. Blandy, nouvelle édition. . . . . 1 vol.

Paris. — Imp. Motteroz, r. du Dragon, 31.